

# **lasemaine.fr2013**

**FLUP 11-21 mars**

**Organisation :**  
***Ana Paula Coutinho***  
***Maria de Fátima Outeirinho***  
***José Domingues de Almeida***

**ISBN: 978-989-8648-19-8**



## Table des matières

<i>Une semaine (et une langue) qui s'affiche(nt)</i>	2
<b>Jean-Loup Chiflet</b> - <i>C'est l'histoire d'un mot...</i> (Extraits)	3
<b>Laurent Demoulin</b> – <i>Récits barbares</i>	18
<b>Écrit d'ici</b>	
<b>Laurent Demoulin</b> – <i>Fléron-Porto-Liège</i>	62
<i>La semaine à l'affiche</i>	



### **Une semaine (et une langue) qui s'affiche(nt)**

L'édition 2013 de *lasemaine.fr* s'est signalée par un souci d'afficher la créativité multifacette de la langue française dont cette livraison entend rendre compte, voire, qu'elle veut reproduire graphiquement.

Il s'est en effet, et à nouveau, agi de faire appel à l'imagination inventive des étudiants de linguistique française et de culture française contemporaine de la FLUP dans le sens d'illustrer par l'image, et son impact particulier, les dix mots français mis à l'honneur par l'OIF en 2013, mais aussi de procurer des références françaises et des repères iconiques culturels francophones actuels qui en « disent » et « montrent » long sur la richesse de la production artistique et des exploits de tous genres en français.

À cet égard, Jean-Loup Chiflet nous fait gentiment le cadeau de plusieurs extraits de son *C'est l'histoire d'un mot...* ; un ouvrage où le fin connaisseur de la langue française en révèle ses perplexités et ses heureuses incohérences de façon enjouée et carnavalesque dont il fait des trouvailles pour notre plus grand plaisir.

Signalons aussi la féconde créativité narrative démontrée par la brièveté des récits (qu'il intitule « barbares ») de Laurent Demoulin, mais qui nous laissent songeurs, et peut-être dépayés.

Un dépaysement que l'auteur liégeois connaît pour l'avoir vécu *ici*, à Porto, et qu'il nous rend à partir *d'ici*, sous forme d'expérience personnelle mise en partage, mais où l'homme prime sur l'écrivain et le critique.

Voilà donc une proposition de (re)lecture et réflexion sur fond de printemps de la langue. Belle et heureuse lecture !

*Les Organisateur*s

**Ana Paula Coutinho**

**Maria de Fátima Outeirinho**

**José Domingues de Almeida**



# **Archives secrètes**

**du**

**«Commissariat aux affaires textuelles»<sup>1</sup>**

**[SECRET DÉFENSE]**

---

<sup>1</sup> Les extraits que nous reproduisons ici nous ont été gentiment cédés par l'auteur et éditeur Jean-Loup Chiflet. Tous nos remerciements.



## ANNEXE 2

### LETTRES

**De: Monsieur Parasol (plagiste)**

**A: *Monsieur le commissaire aux affaires textuelles***

*Monsieur le Commissaire,*

*Je, soussigné Parasol, ai décidé de porter plainte contre l'agent Alalettre, qui était de service hier soir au croisement du boulevard Ignorance et de la rue Crasse. Figurez-vous qu'il a osé me verbaliser pour «défaut de doublement de consonne entre deux voyelles » parce que lorsque j'ai décliné mon identité, j'ai prononcé « parassol », tout en épelant mon nom, tout à fait correctement, je tiens à le préciser, sous la forme p-a-r-a-s-o-1. Mon S se prononce S et non Z, même s'il est placé entre deux voyelles, depuis sa création, qui remonte à 1540, ainsi que l'atteste l'adjudant-chef Rey dans son Dictionnaire historique de la langue française.*

*J'ai voulu signaler la chose à cet agent qui s'est vexé quand je l'ai traité d'ignare. Et c'est ainsi que j'ai été placé en garde à vue, dans des conditions moyenâgeuses indignes de notre République. Je me suis retrouvé coincé entre des fautes d'orthographe scandaleuses, débraillées, bouffies de consonnes doubles inutiles et de H au de Y prétentieux et parfaitement superfétatoires, puant la bêtise et la paresse a plein nez.*

*Fort heureusement, j'y ai fait la connaissance de la très distinguée—nonobstant son patronyme—Asymétrie qui avait, elle aussi, été sottement verbalisée pour défaut de doublement de consonne entre deux voyelles. Inutile d'expliquer à votre agent Alalettre la raison de cette singularité dont nous sommes fiers tous les deux. Que peut-il comprendre, ce zélateur bas du képi, a l'étymologie, latine chez mon humble personne et grecque pour Asymétrie?*



*Pourtant nos cas sont simples, pour qui consent à faire un effort minimal (et non minimum, j'y tiens!) de compréhension des mécanismes qui ont amené à la création de nos noms. Le mien vient du préfixe para-, emprunte au latin parare, protéger, et du mot sol soleil. Je signifie donc « qui protège du soleil ». Les gens moins ignorants que votre agent, au moins bêtement accrochés à une application à la lettre de l'orthographe, comprennent immédiatement que je suis un protecteur contre les méfaits du soleil, et ils dissocient instinctivement mon premier composant, para, du second, sol, dans la prononciation comme dans l'écriture.*

*Ma nouvelle amie Asymétrie comporte elle aussi deux éléments grecs, le préfixe a-, qui signifie l'absence de la chose qui est nommée ensuite, et summetria, égalité entre les proportions. Là encore, il est évident qu'il faut garder la prononciation de symétrie avec un s, pour comprendre le sens de son dérivé, asymétrie. Sinon, on entend azymétrie qui ne veut rien dire, sauf pour les Allemands, peut-être.*

*Nous sommes, Asymétrie et moi-même, des exceptions et nous en sommes fiers. A bas le vulgum pecus, avons-nous crié, en vain, hélas! Les fautes d'orthographe enfermées avec nous ont cru que nous nous moquions, et elles ont même essayé de nous frapper à coups de parapluie (un comble!) et le sieur Alalettre, qui s'est cru visé (à juste titre, pour une fois), nous a gratifiés en prime d'un outrage à agent. Pour ne rien dire de ses réflexions d'un goût douteux sur le fait qu'un parasol, en toute bonne logique, finit forcément à l'ombre...*

Signé  
Parasol



## **ANNEXE 4**

### **PRÉFECTURE DE POLICE DES MOTS**

#### **EN ATTENTE**

#### **D'INSCRIPTION**

#### **A L'ÉTAT CIVIL LEXICAL**

##### ***Accouplissement***

Exercices d'assouplissement que l'on pratique avant l'accouplement proprement dit (retirer son pantalon sans relâcher l'étreinte, ôter ses chaussures sans les mains, caresser son partenaire de l'une et de l'autre régler le radio-réveil, etc.).

##### ***Biniouf***

Malotru qui téléphone alors que vous venez juste de vous mettre à table, de vous endormir, d'entrer aux toilettes, etc.

##### ***Cadrectomie***

Ablation d'un tableau sur un mur, qui laisse généralement des cicatrices apparentes (plaie ouverte à la place du clou, dépigmentation à l'emplacement du cadre).

##### ***Can crature***

Pâté ou tache d'encre que l'on fait volontairement en écrivant pour dissimuler une terminaison suspecte, un accord douteux ou un redoublement de consonnes litigieux.



### ***Chaltitude***

Hauteur que peut atteindre le derrière du chat pour rencontrer la main qui le caresse.

### ***Clapeautis***

Bruit de succion produit par deux corps faisant l'amour pendant la canicule, quand les peaux transpirent et collent. (On dit aussi faire ventrouse.)

### ***Coudoutchouc***

Vieux marceau de caoutchouc fripé, usé et grisâtre qui recouvre l'articulation du coude, chez la plupart des humains.

### ***Crouitchment***

Bruit que font en marchant sur le lino les personnes qui portent des chaussures à semelles de crêpe.

### ***Dépostillonner (se)***

Tenter d'essuyer discrètement, à l'insu de votre interlocuteur et sans froisser sa susceptibilité, les postillons qu'il envoie à jet continu sur votre veste, votre visage, vos lunettes...

### ***Digithon***

Assistance généreuse et momentanée que l'on prête à quelqu'un en appuyant du doigt sur le ruban ou le lacet qu'il est en train de nouer, pour l'aider à faire sa boucle.

### ***Embénardé, ée***

Être coincé(e) dans son pantalon après avoir tenté de l'enlever sans retirer ses chaussures.



### ***Fétidomètre***

Méthode (peu fiable) de contrôle de sa propre haleine, qui consiste à souffler dans la paume de sa main repliée avant d'inspirer le plus rapidement possible par le nez.

### ***Glaçouille***

Liquide dégoûtant dans lequel trempe la cuillère à glace, chez le marchand de glace.

### ***Glumaux***

Petites trainées grises et collantes qui restent sur la peau, longtemps après qu'on a arraché le sparadrap.

### ***Horomateur***

Celui ou celle qui observe sans relâche son réveil électrique dans l'espoir de saisir le moment précis où s'alignent quatre chiffres identiques, avec une prédilection pour 00 h 00 et 11 h 11.

### ***Lambimposteur***

Automobiliste lent qui roule à gauche, sur une autoroute.

### ***Libidog***

Chien qui vous renifle systématiquement l'entrejambe.

### ***Mégallô***

Celui qui, ou qu'il soit, croit toujours que c'est pour lui que le téléphone sonne et prévient aussitôt : « Je ne suis là pour personne. »

### ***Météosiris***

Présentateur de la météo à la télévision lorsqu'il se tourne de profil, en posture égyptienne, pour désigner sur la carte les soleils et les nuages du lendemain.



***Morvodrome***

Partie du visage située entre le bas du nez et la lèvre supérieure.

***Nappeur, euse***

Personne qui, systématiquement, dessine ou écrit sur les nappes en papier des restaurants.

***Pilotif***

Vilain petit bouchon de poils et de cheveux qui se forme régulièrement au fond du bac à douche.

***Porte-minet***

Partie de la peau du chat située à l'arrière du cou, et qui permet, en principe, de le soulever et de le porter aisément.

***Relunetter (se)***

Remonter à l'aide de l'index ses lunettes sur le haut du nez.

***Salivrer***

Porter furtivement les doigts à sa bouche pour les lubrifier avant de tourner les pages d'un livre ou d'un magazine.

***Sliposuccion***

Défaut de certains slips ou maillots qui rentrent systématiquement dans la raie des fesses.

***Testiculation***

Geste furtif et répété de certains hommes qui éprouvent le besoin obsessionnel de vérifier la présence de leurs attributs sexuels.



***Vulvulement, ou jouic***

Petit bruit que fait le sexe de la femme quand celui de l'homme se retire, après l'amour.

***Zygomnastique***

Exercice de gymnastique facial qui se pratique après le repas pour tenter d'extirper à l'aide de sa seule langue un morceau de nourriture coincé entre les dents.



## **ANNEXE 5**

### **PRÉFECTURE DE POLICES DES MOTS**

# **AVIS DE RECHERCHE DE FIGURES DE STYLE DIFFICILES À APPRÉHENDER**



## ON RECHERCHE MADAME PÉRISSOLOGIE

Signalement: Type grec. Sexe féminin.

Naturalisation: Vers 1710.

Signes particuliers: Rejeton de la famille  
Pléonasme. Insiste toujours.

Très proche des Redondances.

Parfois confondue avec Pléonasme

(ce qui oriente faussement les recherches  
de nos services de police).

A souvent la langue de bois.

Localisation: Vue dans le *Moulin*

d'Alphonse Daudet. « Alors, tout

**naïvement**, sans y **entendre malice**,

dans cette salle à manger de presbytère,

si **candide** et si **calme** [...], l'abbé me

commença une historiette légèrement

sceptique et irrévérencieuse, à la façon

d'un conte d'Erasmus ou d'Assoucy. »



**ON RECHERCHE  
MADAME ANADIPOSE**

Signalement: Sexe féminin.

Naturalisation: 1555.

Signes particuliers: Adore

les rebondissements. A une âme d'enfant  
quand elle joue avec les mots:

<< J'en ai marre, marabout, bout de ficelle,  
selle de cheval, etc. >>

Localisation: Aurait été vue avec

un soulier de satin chez Paul Claudel:

**<< Le néant a produit le vide, le vide a produit le creux, le  
creux a produit le souffle, le souffle a produit le soufflet et  
le soufflet a produit le soufflé. >>**



## **ON RECHERCHE**

### **MADAME POLYSYNDETE**

*Signalement:* Sexe féminin.

*Date de naissance:* Arrière-petite-fille de Polysyndeton, 1765.

*Signe particulier:* Sans doute atteinte de la maladie d'Alzheimer.

Répète ce qu'elle a à dire et plus particulièrement une conjonction plus souvent que ne l'exige l'ordre grammatical.

*Localisation:* Chez Rimbaud: « Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. – et je l'ai trouvée amère.- et je l'ai injuriée.»  
et chez Victor Segalen: « Tu es riche et lourd et suave et frais, pourtant. »



**ON RECHERCHE  
MADEMOISELLE ECPHRASIS**

Signalement: Type grec. Sexe féminin.

Date de naissance: Inconnue.

Signes particuliers: Se fait appeler aussi Ekphrasis, Ekfrasis, ou Ekphraseis.

Se plait uniquement en compagnie d'œuvres d'art, qu'elle décrit en long et en large.

Localisation: On l'a vue le plus souvent enchâssée dans un récit.

Aperçue pour la première fois dans la description par Homère dans *Illiade* du bouclier d'Achille forgé par le dieu Héphaïstos.



## ON RECHERCHE MONSIEUR ANAPODOTON

Signalement: Type grec. Sexe masculin.

Date de naissance: Inconnue.

Signes particuliers: Très sociable.

Aime mettre en relation, jouer les entremetteurs et faire des liaisons.

Localisation: Fréquente Baudelaire, un marginal qui a écrit *Les Fleurs du mal*:

« Une atmosphère obscure enveloppe la ville, **aux uns** portant la paix, **aux autres** le souci. »

Autre source de localisation: on sait qu'il a rencontré Jules Renard (c'est écrit dans son *Journal*): « II était **tantôt** méchant et **tantôt** bon pour le plaisir de l'être.>>



## **ON RECHERCHE MADEMOISELLE ANAPHORE**

*Signalement:* Type grec. Sexe féminin.

*Date de naissance:* 1557.

*Signes particuliers:* Commence ses vers, ses phrases ou ensembles de phrases ou de vers, par les mêmes mots ou les mêmes syntagmes. S'exprime avec une amplification emphatique !

*Localisation :* Chez Corneille:

**Rome**, l'unique objet  
de mon ressentiment !

**Rome**, à qui vient ton bras  
d'immoler mon amant!

**Rome** qui t'a vu naître,  
et que ton cœur adore !

**Rome** enfin que je hais  
parce qu'elle t'honore !

A été vue aussi dans un débat télévisé  
en 2012 qui opposait Nicolas Sarkozy  
à François Hollande :

<< **Moi**, Président de la République... >>.

Jean-Loup Chiflet, *C'est l'histoire d'un mot*, Paris, Chiflet & Cie, 2013.



## Magdalénien

Vous ne m'écoutez pas. Je suis trop vieux pour vous, n'est-ce pas ? Vous avez raison : j'appartiens à une autre époque, je suis né dans un autre monde, sur une terre qui n'était ni plus belle, ni plus laide que la vôtre, mais qui a pris de la valeur parce qu'elle a disparu. Comment pouvez-vous mépriser ainsi ma parole ? Vous ne savez donc pas que le temps perdu ne peut être retrouvé que par les mots, par le chant ou par les phrases ? Hier encore, j'ai cherché en vain ce chemin qui courait entre deux haies de mûres et d'aubépines. C'était un chemin en pente légère, délicieusement ombragé en été, que j'arpentais plus vite qu'aucun chasseur. Aujourd'hui, le chemin n'existe plus que dans mon souvenir. Pourquoi ne daignez-vous pas m'écouter ? Un champ verdâtre et sans nuance a désormais remplacé le sentier aux milles senteurs, et deux ruminants lourds et grossiers enfoncent leurs pattes là où mes pieds agiles soulevaient la poussière. Mais cela vous est égal ! Vous croyez naïvement que l'humanité gît dans le progrès et dans le travail. Le progrès ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche, vous vous en gonflez, vous vous en repaissez : tel est votre dieu le plus puissant, vous ne lui immolez aucun mouton, et pourtant vous subordonnez chacune de vos décisions à son bon vouloir. Vous craignez plus de contrarier sa marche que de provoquer la colère des habitants du ciel ! Vous avez tort : la déesse-mère, mère de toutes les déesses, des dieux et des hommes, ne nous éleva pas, jadis, au-dessus des autres animaux en soufflant dans nos narines le vent du progrès, ni en façonnant nos mains comme des outils, mais plutôt en découpant notre langue dans l'écorce même de l'arbre de la parole et en versant sur nos crânes le lait de la mémoire. Malheur à vous qui méprisez mes souvenirs !

Je me trouvais précisément dans ce sentier, le jour où apparut le premier signe des temps nouveaux. À l'époque, j'étais très jeune, plus



jeune encore que vous qui refusez de m'écouter, car, depuis lors, la jeunesse elle-même a perdu de sa fraîcheur. Je cueillais des mûres en compagnie de Netná, oui, c'est ça, de Netná, je revois cette matinée-là plus nettement que celle qui vient de s'écouler aujourd'hui. Netná m'accompagnait toujours à cette époque. Depuis mon premier printemps, elle était à mes côtés en toutes circonstances : c'était ainsi. Mais, ce matin-là, je m'aperçus que quelque chose avait changé : Netná n'avait plus la même odeur, ce qui ne manquait pas de me troubler. Elle prit la parole tout en poursuivant son ouvrage, sans me regarder.

- Søréh, je ne vais pas tarder à passer du clan des cueilleuses à celui des mères.

- Ah bon, fis-je.

Que pouvais-je lui répondre ? Le plus sage des sages se tait quand la nature reprend la parole en lui. Elle ajouta après un silence :

- J'aimerais que tu passes quant à toi du clan des cueilleurs à celui des chasseurs. Tu es bien assez fort pour cela à présent.

- Ce n'est pas à toi de prendre pareille décision. C'est le chasseur de ma mère qui peut dire si le temps est venu pour moi de devenir chasseur à mon tour.

- Bien entendu, mais il ne tient qu'à toi de lui en donner l'idée.

- Pourquoi ferais-je ainsi ? Les vieux ne nous apprennent-ils pas que chaque fruit doit attendre sa saison.

- La pomme est mûre, te dis-je. Écoute Søréh, j'aimerais que ce soit toi qui me fasses passer de l'état de cueilleuse à celui de mère et, pour que tu puisses m'initier, il faut que toi-même tu l'aies été. Il faut que tu sois devenu un chasseur.

Je ne savais pas comment répondre à une demande aussi essentielle. Netná s'impatienta.

- Reste dans ta niaiserie, Søréh, et moi je ferai comme les autres, laissant n'importe quel chasseur m'engrosser à sa guise. C'est à cause d'attitudes comme la tienne que le monde ne changera jamais.



La conversation en resta là : nos coquilles étaient pleines de fruits, il fallait rentrer. Cependant, à l'approche de la grotte, Netná me retint par le bras.

- Entends-tu ? Quel est ce tumulte ?

Il semblait, en effet, que le nombre habituel des chasseurs était multiplié par quatre, à moins que la parole ne fût donnée aux chiens ou aux ours, tant le brouhaha causé par la voix humaine était inhabituel. En débouchant du sentier, nous vîmes une étrange assemblée au milieu de la clairière, non loin de l'entrée de la grotte. Des chasseurs vêtus d'écailles de poissons, de ces pêcheurs qui vivaient déjà le long du fleuve au temps des mères de nos mères, discutaient avec les hommes de notre clan - Meiq leur servant de traducteur. Ils prétendaient que leur tour était venu d'occuper la grotte. Les nôtres expliquèrent que la plaine était assez vaste et les rennes assez nombreux pour subvenir aux besoins de deux tribus. Nos tentes étaient alors dressées à trente jets de pierre de la caverne et nous ne voyions pas d'inconvénients à ce que les hommes-poissons s'installassent devant elle. Mais notre hospitalité ne leur suffisait pas. Ils voulaient la caverne pour eux seuls, soi-disant pour se protéger d'hommes venus d'ailleurs qui leur interdisaient de demeurer sur leurs terres ancestrales, le long du fleuve.

Ednom, l'un de nos chasseurs les plus hardis, perdit patience. La grotte appartenait à la déesse-mère : aucun clan ne pouvait se l'approprier.

- De toute façon, ajouta-t-il, le maître, notre peintre, n'a pas fini l'œuvre qu'il poursuit au fond de la caverne. Il n'a pas encore capturé, au moyen de ses couleurs, tous les animaux nécessaires. Il est hors de question pour nous de l'abandonner. Nous devons pouvoir lui apporter la nourriture sacrée qui convient à son inspiration. Sans quoi la déesse-mère serait mortellement offensée ! Passez votre chemin ! Retournez dans cette vallée maudite que vous n'auriez jamais dû quitter.



- , répondit un homme-poisson.
- Cet homme, traduisit Meiq, désire se battre avec toi, Ednom.
- Qu'il vienne, fit Ednom en prenant une pose de lutteur.
- Pas de cette façon, précisa Meiq, l'homme veut se battre avec ses armes.

L'assistance frissonna. Tous les regards se tournèrent vers la hache de hêtre et de silex que l'homme portait à la ceinture.

- Je ne souillerai pas mes armes, destinées aux demi-dieux que sont les rennes ou les chevaux, en te fracassant le crâne avec elles, asséna Ednom.

- , répondit l'homme en brandissant sa hache.
- Cette arme, traduisit Meiq, a tué le dernier mammoth, elle a soif d'un sang plus indigne.

N'y tenant plus, Ednom s'empara d'un javelot de bois dur et, d'un coup unique, avec la précision du serpent, il l'enfonça dans l'œil droit de l'homme-poisson. Celui-ci, fou de douleur, laissa tomber son arme à ses pieds. Alors, de partout, s'éleva une immense clameur, un long et unique cri de haine, d'amour et de peine, qui eut la force d'ouvrir toutes les bouches comme si le mal de l'homme-poisson gagnait chacun d'entre nous. Je sentis mon ventre tourner ; je crus que j'allais m'évanouir à force de hurler. Mais ce fut l'homme-poisson qui tomba à terre. Le cri aussitôt se dissipa, laissant à peine quelques-uns de ses éclats emplir l'air pendant un instant encore. C'était non plus l'homme, mais le javelot d'Ednom qui se tenait à présent debout : il était fiché dans le crâne d'un cadavre étendu quand il aurait dû l'être dans le sol.

L'homme était mort. Jamais, même dans les plus anciens récits, même à l'époque sauvage où, paraît-il, les mères de nos mères couraient toutes nues par la forêt, un chasseur ne s'était servi de son arme pour tuer un être humain. Pourtant, Ednom avait enfoncé son javelot à travers la vie de l'homme-poisson. Et s'il n'en avait rien fait, l'homme-poisson- cela ne faisait aucun doute dans chacun de nos esprits - aurait tué pareillement



Ednom d'un coup de hache en plein front. Ni l'un ni l'autre n'était coupable. Restait le silence qui pesait maintenant sur nous tous. Restait le crime accompli. Les compagnons de l'homme-poisson ne bougeaient pas. À en croire leurs regards, ils partageaient l'agitation douloureuse de nos pensées. Allaient-ils se ruer sur nous ? Le combat fratricide allait-il reprendre pour ne plus jamais cesser ? Les hommes allaient-ils dresser leurs armes les uns contre les autres et s'entretuer jusqu'à leur disparition, rendant la terre aux animaux, à l'eau, aux arbres et aux dieux ? Par bonheur, un homme-poisson nous adressa un signe de la main.

- ©, dit-il simplement.

Meiq n'eut pas besoin de traduire cette phrase que nous avons tous compris. Les hommes-poissons s'en allèrent pour pleurer ailleurs, dans une autre forêt, leur pêcheur assassiné. Quelques instants plus tard, les chasseurs, les mères, les cueilleuses et les cueilleurs se dispersèrent, comme si, après l'union intense qui avait été nôtre dans le chant et la douleur, chacun éprouvait un besoin subit de solitude. Netná aussi alla se cacher je ne sais où, de sorte que je me trouvai seul au milieu de la clairière. Sans doute un esprit mauvais, le fluide d'un buffle peut-être, profita-t-il du désordre de mes pensées, car ce fut presque sans m'en rendre compte que je me précipitai alors au fond de la caverne, franchissant sans hésitation la ligne interdite aux cueilleurs et aux jeunes chasseurs. Je ne cherchai même pas à être silencieux. Avançant à grands pas dans l'obscurité, évitant les obstacles comme si je connaissais le chemin par cœur, j'aperçus bientôt la silhouette du peintre.

- Entre, petit, m'ordonna-t-il sans paraître étonné de ma présence, qu'as-tu de si important à me dire ?

Je ne pus répondre tout de suite au vieil homme, tant mes yeux étaient fascinés par le jeu des couleurs sur les parois éclairées à la torche. La vie en elle-même, ma vie et celle de tous les miens, nos vies réduites à sa beauté et à sa force me faisaient face à travers les animaux immobiles



traces depuis plus de dix printemps par le maître enfermé dans son travail sacré.

– Comment t’appelles-tu ? Il me semble que tu étais à peine né quand j’ai quitté l’air libre pour m’adonner à ma tâche.

– Maître, un chasseur a tué un homme-poisson venu des rives voisines.

– Que dis-tu ? s’écria le peintre.

– La vérité, maître.

– Alors, tout est perdu !

Le peintre s’assit.

– Sais-tu qui sont ces hommes-poissons vivant le long du fleuve ?

– Non, maître.

– Ce sont les fils de la mère de nos mères. Il y a très longtemps de cela, deux chasseurs rivaux se disputaient le droit de faire passer une belle cueilleuse au rang des mères. Celle-ci se promit au premier qui la trouverait à condition que lui soient laissés trois jours pour se cacher. Ainsi fut fait. Le plus âgé des deux chasseurs découvrit la cueilleuse entre deux bras du fleuve. Comme il détestait son ancien rival, il décida de fonder là un nouveau clan avec elle. Un peu plus tard, trois enfants naquirent. Mais la jeune mère, regrettant la forêt, s’enfuit un jour et vint chercher refuge dans cette grotte. Le second chasseur, qui errait depuis sa déconvenue, la trouva par hasard, ici, un beau matin et la prit à son tour pour femme. Ainsi sont nés le clan des hommes-poissons et le nôtre. Le combat entre nous est une offense à la déesse-mère. Il faut que j’en tire les conséquences qui s’imposent. Va-t’en, maintenant, j’ai beaucoup à faire.

Il me tourna le dos sans plus se soucier de moi. Au lieu de lui obéir immédiatement, j’emplis mon regard des animaux géants peints sur les parois, de leur force impassible, de leur beauté brûlante, puis je sortis en courant.

Le lendemain, une surprise plus grande encore attendait le clan. Un autre groupe d’hommes se présenta à nous, poussés par je ne sais quel



vent, issus d'un horizon inconnu. C'étaient des hommes très grands, mais d'apparence fragile. Leurs costumes nous parurent étranges, quoiqu'en y réfléchissant, ils l'étaient moins que ceux des hommes-poissons. Tout semblait plus petit sur eux, sans l'être vraiment, aucun souffle d'air n'aurait pu passer entre leur peau et celles qui les recouvraient. Par ailleurs, ils ne portaient pas d'armes et arboraient un sourire enchanteur. Enfin, s'ils connaissaient la langue des hommes-poissons, ils parlaient entre eux au moyen de sons inouïs, doux et souples, qui ne semblaient pas se distinguer les uns des autres.

– ,  :  ! expliqua longuement l'un d'entre eux.

– Voici en substance leur discours, résuma alors Meiq : notre peuple se nomme Neolapis. Nous ne voulons pas vous déranger, nous avons besoin de nouveaux espaces, mais ni votre caverne ni votre terrain de chasse ne nous intéressent.

– Qu'est-ce qui les intéresse alors ? demanda un chasseur.

Après que la question eut fait son voyage d'une langue à l'autre, un étranger désigna, d'un large geste de la main, la vaste forêt qui occupait l'espace en direction du couchant.

Nous éclatâmes de rire. De nombreuses lunes s'étaient levées dans le ciel depuis le temps lointain où les hommes, sauvages et nus, avaient quitté l'abri des forêts pour gagner les abords des cavernes. Qui étaient ces étrangers aux vêtements soignés désireux de retourner dans le monde des singes ? Celui d'entre eux qui prenait toujours la parole nous posa une question, que Meiq tenta de traduire en ces termes :

– Mais lequel d'entre vous est votre « chef » ?

– « Chef » ? que signifie ce mot ? lui demanda-t-on.

Plusieurs échanges furent nécessaires pour que, petit à petit, s'éclaire cette étrange notion : le chef (ou le « kan », le « prif », le « rex ») est le



mortel qui porte sur lui le destin d'un clan, qui décide des lois et de ce qui sera fait dans les jours à venir.

- Meiq, veux-tu lui expliquer que personne ne joue chez nous ce rôle, dit un chasseur. Nos lois nous viennent de nos mères, qui les tiennent de leurs mères, qui en avaient hérité de la déesse-mère en personne.

- Nous avons bien un maître, ajouta un autre, mais il s'agit du peintre et il ne décide rien ni des jours ni des nuits.

Meiq nous traduisit ensuite la suite du discours du « chef » des étrangers :

- À qui vais-je donner mes présents ? Puisque vous nous permettez de vivre dans la forêt, il faut que je fasse à votre chef un présent.

- Dis-lui qu'il peut me les adresser, ses présents, lança Ednom, qui s'était tu jusque-là.

Le « chef » des Neolapis sourit étrangement, tandis que l'un des siens lui apporta des silex taillés.

- , « chef » ! dit-il en posant sur le sol, aux pieds d'Ednom, plusieurs sortes de herminettes, de haches et de houes.

Jamais nous n'avions vu d'outils aussi tranchants. Cette fois, ce furent les Neolapis qui rirent en considérant nos mines ébahies. Le fier Ednom réagit aussitôt.

- La forêt ne nous appartient pas. Tu n'as pas besoin de nous donner quoi que ce soit pour t'y enfouir. Garde tes présents. De toute façon, je sais tailler moi-même les silex dont j'ai besoin.

- , fit le chef des étrangers

- Je n'en doute pas. À ta guise ! traduisit bientôt Meiq. Que les Dieux aux fiers organes masculins vous protègent !

Quelques jours plus tard, les étrangers revinrent en grand nombre pour se mettre aussitôt à l'ouvrage. La besogne à laquelle ils s'attelèrent était la plus folle jamais imaginée par l'homme : ils entreprirent de couper un à un tous les arbres de la forêt. Leur prétention nous parut coupable, de sorte que nous imaginâmes que, tôt ou tard, la forêt se vengerait de leur manque de respect à son égard. Mais rien ne se produisit. Plus d'un, parmi



nous, prétendit que les Neolapis étaient des sorciers, ou des dieux : car jamais nous ne les voyions partir à la chasse ou à la cueillette. L'une ou l'autre femme apportaient de la nourriture en suffisance pour la tribu, comme si elles étaient capables de la faire tomber du ciel à l'envi. Elles avaient également trouvé le moyen de capturer l'eau dans de la terre rendue solide par je ne sais quelle magie, si bien que les hommes avaient toujours à boire à portée de la main.

Pendant ce temps, la vie se désorganisait dans le clan. Les chasseurs, distraits par nos étranges voisins, revenaient de plus en plus souvent bredouilles. Quant à moi, je ne songeais pas à provoquer mon changement de condition – et nul n'y pensa pour moi.

Vinrent les saisons froides. Chacun, chez nous, savait qu'il était nécessaire de partir à la recherche d'un troupeau de rennes, comme nous le faisons d'habitude (le peintre n'avait besoin d'être nourri que tous les trois jours), mais personne ne se résolvait à l'idée de se mettre en route. Aucun chasseur ne prenait la responsabilité d'annoncer le départ. Car nous étions tous dominés par le désir de voir à quoi aboutiraient les inquiétantes pratiques des Neolapis.

La surprise suivante ne se fit pas attendre : les étrangers établirent les fondations de la plus immense hutte jamais imaginée. Ils formèrent en effet un pourtour de bois enfermant un cercle si large qu'une pierre au bout d'un propulseur n'aurait pu le traverser. Mais ils ne construisirent aucun toit au-dessus de cette habitation inhabituelle. Le lendemain, ils cédèrent leur hutte à ciel ouvert à de nombreux animaux cornus. Il nous fallut plusieurs journées pour comprendre que ces animaux étaient prisonniers. Nous apprîmes un peu plus tard que les bêtes étaient « domestiquées » et que la hutte n'était qu'un « enclos ».

Puis plusieurs chasseurs, dont Ednom et Meiq, se décidèrent tout de même à partir à la recherche de gibier. Parmi ceux qui restèrent, la faim commençait à se faire douloureusement sentir.



Pour ma part, depuis quelque temps, je voyais moins souvent Netná. Je dois avouer en outre que je rodais tout le jour autour du camp des Neolapis.

Un matin, comme j'étais en mâchonnant une racine, j'entendis un chant frissonnant qui glissait dans l'air. Ce fut comme si mes oreilles rentraient en elles-mêmes, qu'elles se transformaient en bryophyte, en mousse, en terre meuble. Jamais il ne m'avait été donné d'entendre une voix aussi douce. Car c'était une voix, – en m'approchant de la source du son, j'en étais de plus en plus persuadé –, une voix de rêve et d'oubli qui s'était élevé sous le ciel pour arriver jusqu'à moi. Je me trouvai soudain dans une telle confusion qu'il m'était impossible de dire si cette voix riait ou si elle pleurait, si le chant qui la portait était adressé à la déesse-mère ou aux hommes, je n'entendais que de la douceur, une douceur presque douloureuse et, pour rien au monde, je n'aurais voulu que la voix se tût. Enfin, entre deux arbres, j'aperçus la personne dont la bouche modelait ce son miraculeux. Je m'arrêtai à quelque distance dans l'espoir qu'elle ne me vît pas et qu'elle continuât à chanter.

C'était une jeune fille. Dans notre clan, elle aurait fait partie des cueilleuses, mais ce qu'elle était occupée à récolter n'avait rien à voir avec les baies que ramassait Netná : la jeune Neolapis volait à une chèvre son lait. Elle faisait cela en toute innocence, assise tranquillement, n'ayant sans doute pas appris qu'elle profanait ainsi un corps plus proche du divin que le nôtre, et, en même temps, elle chantait, sans effort, sans prêter aucune attention à la splendeur de sa voix, comme si toutes les jeunes filles en possédaient une pareille. Après quelques instants, elle se releva. Jusque-là, dans ma vie, j'avais toujours considéré que Netná était la plus jolie créature de la déesse-mère que je pouvais contempler, plus agréable encore pour mes yeux que le soleil levant ou l'alignement des arbres dans le lointain. La jeune Neolapis bouleversait en un instant toutes mes pensées et toutes mes croyances sur ce qui est beau et sur ce qui ne l'est pas. L'étrangère n'était pas plus belle que Netná, ni même beaucoup plus belle que Netná, la question ne pouvait être formulée de cette façon : elle était d'une beauté



autre, à juger avec d'autres lois. De même que l'on ne compare pas la beauté d'un enfant avec celle d'une mère, il était inutile de mesurer la Neolapis à l'aune de Netná. La déesse-mère, en concevant la jeune fille, avait utilisé un matériau plus fin, plus tendre, presque artificiel. Car s'il avait vraiment fallu comparer l'étrangère à quelque chose, seules les peintures du maître auraient pu me servir de repères. Pour me rassurer, j'imaginai un instant qu'en lui prenant son lait, la belle Neolapis avait volé le caractère divin de l'animal, mais de telles explications, je m'en rendis compte aussitôt, ne servent qu'à nous protéger du mystère véritable, du caractère à jamais inexplicable de la beauté, de l'amour ou de la... Je dus interrompre brutalement le fil de mes réflexions car la jeune fille m'aperçut. Elle cessa aussitôt de chanter et m'adressa un signe. Je m'approchai en tremblant.

– Bonjour, me dit-elle avec simplicité.

– Tu sais parler ma langue ? m'étonnai-je.

– Un petit peu. Un homme de ta tribu me l'a apprise. Tu le connais sans doute : il s'appelle Meiq.

– Meiq ? Comment pourrais-tu le connaître ? Il est parti à la chasse depuis longtemps déjà.

– Oh non, affirma l'étrangère, il vit ici, avec nous, il travaille pour mon *père*.

– Ton *père* ? Je ne connais pas ce mot.

– Je sais, mais il n'existe pas d'équivalent dans ta langue de ce mot venu de la mienne. Sans doute dirais-tu quelque chose comme « le chasseur de ma mère au moment où elle est devenue mère ». Nous disons *père* car chez nous, un homme conserve à jamais sa femme ainsi que les enfants qui sortent du ventre de celle-ci. C'est ainsi.

Tout mon être frémissait, je n'avais qu'une seule envie : être agréable à la jeune fille, pouvoir me montrer gentil envers elle, lui rendre une part de la douceur qui me venait de son image et de sa voix. Mais j'étais déjà trop content de trouver quelque chose à lui dire :



– Pourrais-tu me conduire jusqu'à Meiq ? J'aimerais lui parler.

Je suivis la jeune fille en espérant que le chemin qui me rapprochait de Meiq fût le plus long possible.

J'éprouvai quelques peines à reconnaître l'ancien chasseur. En peu de temps, il avait énormément changé. Il avait l'air plus fort qu'auparavant tout en ayant quelque chose de mou dans le visage. Quand il me vit, il parut embarrassé et déposa le silex qu'il était occupé à tailler.

– Que fais-tu ici ? lui demandai-je.

Meiq me répondit avec fébrilité, presque de manière agressive, m'expliquant qu'il était absolument nécessaire d'abandonner notre ancien mode de vie, qu'il fallait se plier aux exigences du « progrès » (c'était la première fois que j'entendais ce mot fatal) et qu'il ne connaissait plus la faim depuis qu'il vivait parmi les Neolapis. Il m'expliqua leur secret mais je ne compris qu'une partie de son discours.

– Vois-tu Søréh, chaque homme ici ne s'occupe que d'une seule besogne. C'est ainsi qu'en faisant toujours le même ouvrage, il arrive à des résultats bien supérieurs aux nôtres. Considère leur silex. Le père de la jeune fille qui t'a conduit ici taille tout le jour depuis son enfance. Il parvient dès lors à créer des outils beaucoup plus tranchant que ne le pourra jamais le plus adroit des chasseurs qui cogne, de temps en temps, selon son besoin, deux pierres l'une contre l'autre.

– Le père est un peu comme le maître des peintures ? demandai-je.

– Oui, ici, tout le monde est maître de quelque chose.

– Donc tu es maître aussi, Meiq ?

Il éclata de rire.



– Non, Søréh. Moi, je me contente d’aider mon maître : je dégrossis les pierres pour qu’il gagne du temps. Comment voudrais-tu que j’aie déjà acquis son savoir ?... Il faut que tu préviennes les autres, Søréh, qu’ils rejoignent les Neolapis. Il n’y a aucun avenir pour les chasseurs-cueilleurs. Souviens-toi de ce qu’il est arrivé aux hommes-poissons. Ils ont fini par être chassés de leur rivière.

Je courus transmettre ce message. En apprenant que Meiq avait menti, qu’au lieu de partir à la chasse, il avait rejoint les Neolapis, plusieurs membres de la tribu entrèrent dans une sombre colère. Tous ceux qui étaient présents se réunirent devant la grotte. Ils me prièrent de répéter chacune des paroles de Meiq, tâche dont je m’acquittai du mieux que je pus. La discussion qui suivit fut la plus vive à laquelle j’avais jamais assisté. Les uns défendaient Meiq, jugeant qu’il fallait suivre son conseil. Les autres, au contraire, nourrissaient à son égard une rancune infinie et estimaient qu’il devait revenir parmi nous sans tarder. Que les Neolapis étaient des êtres malfaisants. Que la déesse-mère les punirait bientôt. Et qu’il n’y avait pas de plus grand crime que de trahir la façon de vivre inculquée par nos mères. Pour ma part, après avoir répété mon message, je me tus. J’étais incapable de savoir qui avait raison. Les idées de Meiq étaient trop larges pour que je pusse les embrasser d’une seule pensée, les accepter ou les rejeter. En revanche, il me semblait que les membres de la tribu étaient maigres et rugueux, leurs traits me paraissaient grossiers et je ne parvins pas à chasser de mon esprit l’image de la belle Neolapis dont le chant flottait toujours dans mes oreilles. C’était d’elle et non du progrès ou des mères que j’avais envie de parler. À cette fin, je m’approchai de mon amie Netná. Je commençai à lui expliquer ce que j’avais vu et entendu, quand, à la stupéfaction de tous, le maître des peintures sortit de la grotte. Son regard terrible affronta la lumière sans ciller, malgré la longue nuit qui avait été sienne.

– Venez ! ordonna-t-il.



Il nous entraîna tous et toutes dans le sanctuaire, les chasseurs comme les cueilleurs ou les mères. Je me réjouissais déjà à l'idée de contempler à nouveau son œuvre. En entrant dans la salle des peintures, je ne pus retenir un cri. Le maître avait recouvert ses rennes, ses bisons et ses aurochs d'une épaisse couche de couleur rouge. Tout avait disparu sous le feu, sous le sang.

– Les temps sont finis, dit alors le maître. Le crime d'Ednom marque la fin du séjour de l'homme sur cette terre. La déesse-mère va reprendre ses enfants. Maintenant sortez. Je dois me préparer à la mort.

Le maître s'étendit au pied de son œuvre défigurée. Nous sortîmes en silence.

Dehors, la conversation prit un autre tour. Les partisans de Meiq annoncèrent calmement qu'ils allaient grossir les rangs des Neolapis. Ils parlèrent peu et avec fermeté, la mort du maître semblait leur donner un nouveau courage. Les défenseurs du souvenir des mères répondirent à peine. Ils attendraient le retour d'Ednom et des autres chasseurs pour prendre une décision.

Je m'en allai consulter Netná, pour la forme sans doute, car ma décision était déjà prise.

– Qui comptes-tu suivre, Netná ?

Elle me regarda un instant puis baissa les yeux.

– Va rejoindre Meiq et la fille du tailleur de pierre, dit-elle. Moi je reste ici.

Je la saluai et m'en allai aussitôt. Cette phrase, prononcée très vite par Netná, me soulageait profondément. Je ne pouvais pas encore savoir



qu'elle m'avait adressé là une parole d'amour pur, généreuse, désinvolte, magnifique et désespérée.

Les Neolapis n'avaient pas vraiment besoin de nous. Par bonté, cependant, comme l'expliqua leur « chef », ils acceptèrent de nous accueillir et de nous nourrir. En échange, il nous demanda de lui jurer obéissance et de nous engager à effectuer quelques tâches fort peu contraignantes. Il disait vrai : notre rôle consista simplement à surveiller l'enclos, armé d'un bois au bout duquel était fixé un silex étonnamment tranchant. Nous n'avions donc presque rien à faire.

Je choisis bien entendu le poste de garde le plus proche de l'enclos des chèvres, pour pouvoir à loisir écouter chanter la fille du tailleur et contempler son image. Elle s'en rendit compte le jour même. Mais elle n'éprouva plus le besoin de m'adresser la parole. Et le lendemain, un garçon l'accompagnait. Une vive douleur vint me frapper, entre la poitrine et le bas-ventre, avec je ne sais quelle arme nouvelle et redoutable. En même temps, je me sentis sale ; mon corps, qui jusque-là était simplement moi-même, ne me sembla plus correspondre à ce que devait être un corps. Mais je ne comprenais pas encore.

Un matin, j'entendis une série de cris. Les autres « gardes » avaient attrapé un « intrus » qui essayait de voler une petite bête à cornes. L'intrus en question était une intruse et n'était autre que Netná. Les gardes demandèrent au chef ce qu'il fallait en faire.

– Il n'y a pas deux châtiments pour les voleuses, déclara le chef. La mort.

Un bovin se mit à meugler dans le silence. Puis :

– Ce n'est pas possible, nul ne peut tuer ainsi, m'écriai-je. L'homme ne tue pas l'homme.



– Qui es-tu pour me contredire ? Ta parole n’a pas de valeur ici ! Ne m’as-tu pas juré obéissance ? C’est toi qui vas la tuer, petit garde, et si tu ne le fais pas, je la tuerai moi-même puis je te tuerai ensuite.

Je regardai autour de moi. Tous se taisaient. Les Neolapis m’observaient froidement, les anciens membres de la tribu baissaient les yeux, aucun d’eux ne cherchait à me soutenir. Netná hoquetait comme un renne blessé à mort. Enfin, un regard se posa sur moi : c’était celui de Meiq.

– Obéis, me chuchota-t-il.

Je m’emparai de la hache que me tendait le chef. Je la soulevai, bien haut, au dessus de ma tête, considérai un instant la cime d’un des seuls arbres demeuré debout, puis je laissai retomber mes bras devant moi. Le silex s’enfonça dans la chair du cou de mon amie, aussi facilement que l’ongle du pouce dans une baie rouge et sucrée. Le sang coula sans rien dire, comme un jus odorant. Netná n’eut même pas le temps de crier. Le ciel ne vibra d’aucun des hurlements qui avaient suivi la mort de l’homme-poisson assassiné par Ednom. Et, contre toute attente, la déesse-mère ne fit ni s’entrouvrir le sol sous mes pieds ni tomber un aigle sur mes épaules. Rien. Il ne se passa rien. Quelqu’un emmena le corps inerte de Netná et chacun regagna son poste.

Quelques jours après l’exécution, Ednom et les chasseurs revinrent. Ils voulurent venger Netná. Pour la première fois, j’entendis le mot « guerre ». Mais celle-ci ne dura pas longtemps : les armes préparées par le tailleur tuaient du premier coup, alors que les chasseurs devaient en général frapper trois fois pour donner la mort. La victoire des Neolapis fut totale. Et j’avais pris part à ce succès.

Vous ne m’écoutez pas, jeunes gens, parce que je ne suis qu’un vieil esclave. Mais jadis, avant le progrès, j’étais un homme libre, qui vivait dans un monde où tous étaient égaux, où l’amour se moquait de la tâche que



vous deviez accomplir, où personne ne savait ce qu'étaient la guerre, le meurtre et la possession.



## La femme du pendard

Une corde. Je montai une à une les marches de l'escalier en bois installé à mon intention, le matin même, sur la place de la ville. Et la corde m'attendait. Le bourreau – c'était la coutume – s'adressa à la foule pour lui demander, par acquit de conscience, si personne ne désirait interjeter un recours en grâce en ma faveur. Puis, sans attendre, il m'empoigna par les épaules (mes mains étaient liées derrière mon dos). Les gens, massés à mes pieds, hurlaient à tue-tête comme si la qualité de ma mort dépendait de l'intensité de leur fiel. Comme si leur haine, qui me laissait pourtant indifférent, aussi froid qu'un cadavre, m'était destinée depuis toujours.

La corde fatale s'enroula autour de mon cou. Dans un instant, une trappe allait s'ouvrir sous mes pieds. Cependant, une voix de femme s'isola parmi les cris. Je n'avais pas envie d'écouter ce qu'elle avait à dire. Deux hommes la soulevèrent et la portèrent à bout de bras.

Le bourreau s'empressa, d'une main quelque peu malhabile, de desserrer le nœud de chanvre. Visiblement, il ne savait plus comment il devait se comporter. Je me décidai à écouter les revendications de la femme. Mais ce fut l'échevin-receveur, monté en hâte à la rescousse du bourreau, qui m'adressa la parole.

– Condamné Menard, cette femme te propose sa main. C'est dans la coutume : si tu acceptes de l'épouser, tu seras gracié. Mais même la loi ne peut obliger un homme, fût-il comme toi le dernier des pendards, à se marier contre son gré. Il nous faut ton consentement. Alors, la corde ou la femme ?

Si j'hésitai un instant, ce ne fut pas en raison de la laideur extrême de cette femelle sans âge qui n'avait plus devant elle que ce pauvre expédiant-là pour fourrer un homme dans son lit, non, sa laideur était à



l'image de la vie sinistre, misère noire et rapines sordides, qui m'avait conduit au gibet ; les femmes que j'avais aimées pendant quelques rares instants, des filles de joie, des folles, des malheureuses, n'avaient rien en commun avec les princesses des contes, ni même avec les bourgeoises soignées des villes : cela n'avait pas entravé mon plaisir et je n'étais pas loin de penser – en vérité, je n'avais jamais mené ma pensée jusque-là – qu'aimer la beauté charnelle était déjà un signe de raffinement et de délicatesse, tout autant, vu d'où je me situais, que le goût de cette chimérique beauté spirituelle prétendument supérieure. Celle qui voulait me sauver était certes vraiment repoussante, avec ses cheveux trop noirs et sa peau tavelée, son dos courbé et ses yeux retors, pourtant seuls les rires de l'assistance me firent un moment préférer la corde. On a beau être accoutumé à la haine, on n'en supporte pas mieux les moqueries. Il allait me falloir vivre au milieu de ces ribauds, avec cette femme que chacun d'eux avait méprisée, endurer pendant des années les railleries et les quolibets. La mort m'apparut plus digne.

Au dernier moment, je me ravisai, car je sentis que mon exécution n'arrêterait pas les rires dans leur élan. « Tu as peur de cette femme ! Tu as raison ! », s'exclamaient déjà ceux qui me voyaient barguigner. « Entre deux abîmes, ton cœur balance », entendis-je encore.

– Échevin, je choisis la femme !

À ces mots, ma promesse se mit à escalader la potence, tandis que le bourreau me débarrassait de la corde et me déliait les mains. Dès que, arrivée à ma hauteur, elle se retourna, la foule cessa de ricaner. Contrairement à ce que j'avais cru, cette femme savait se faire respecter. Sa laideur, loin d'être drôle, impressionnait vivement les habitants de la ville. Elle n'eut à prononcer aucune parole, son regard plein de colère suffit à imposer le silence. Un instant, je me pris à penser que c'était Dieu lui-même qui me pourvoyait *in extremis* de cette épouse inespérée. Une épouse à ma mesure. J'eus envie de m'esclaffer à mon tour. Cependant, je me contins.



– De longues cuisses, des bras qui n’ont jamais rechigné à porter le faix, un menton viril, l’œil décidé, voilà enfin un homme ! Des années durant, j’en ai cherché un de cette trempe dans toute la contrée. En vain. Et il aurait fallu que je laissasse cet oiseau rare au bourreau ?

La femme avait habilement retourné la situation et personne n’y trouva à redire.

Prêtre et maire furent convoqués sur-le-champ : les liens sacrés du mariage devaient être noués sur l’hôtel où d’ordinaire Satan serraient les siens. Chacun à leur tour, l’officier de Dieu et l’officier civil insistèrent sur mes devoirs conjugaux. Je risquais de retrouver la corde si mon épouse s’avérait insatisfaite, alors que des sanctions plus graves encore m’étaient réservées au cas où je tenterais de m’enfuir.

Après cette rapide cérémonie au cours de laquelle j’appris qu’elle se nommait Marguerite, ma femme, soucieuse des traditions, dépensa quelques bons écus dans une taverne, autour d’une table bien garnie dont profitèrent dix ou douze personnes. Les invités ne semblaient pas participer à l’intimité de Marguerite qui, une fois ses ordres donnés, ne s’entretint plus avec quiconque. Quant à moi, je n’avais pas faim et je bus à peine quelques gorgées. Nul ne me prêtait attention.

Quand nos hôtes furent fin saouls, ma femme me prit par la main.

– Viens, dit-elle, il est temps que tu découvres ton logis.

La maison, notre maison, ne ressemblait pas à un château. Mais elle ne respirait pas non plus la misère. Il y avait là tout ce que le siècle jugeait nécessaire au bien-être du foyer.

Marguerite me montra en dernier lieu la chambre (la nuit tombait déjà).



- Je ne t'ai épousé, déclara-t-elle à brûle-pourpoint, ni pour que tu fasses de moi ta maîtresse, ni pour t'arracher un enfant...

- Pourquoi alors ? (C'était la première fois que je lui adressais directement la parole.)

- Assieds-toi, me conseilla-t-elle avec douceur, j'aurais peut-être besoin de toi pour mener à bien une certaine tâche, mais rien ne presse. Et, en attendant...

Je ne m'assis pas tout de suite (et pourtant jamais un lit aussi avenant ne s'était offert à ma carcasse).

- Je ne suis bon qu'à voler, à tuer et à me balancer au bout d'une corde, lançai-je.

Elle me considéra avec un sourire étrange comme si ma remarque lui procurait un plaisir particulier ou éveillait en elle une pensée précise.

- En attendant, reprit-elle, tu m'aideras à entretenir ce toit et à remplir mon office.

- Je suis ton époux, Marguerite (c'était la première fois que je l'appelais par son prénom et cela ne me parut pas naturel), pas ton commis.

Je m'assis enfin, elle en fit de même. Mais, installé chacun sur un bord opposé du lit, nous nous tournions le dos.

- Pour ce qui est de l'amour, sache que les femmes ont d'abord besoin d'affection et que le plaisir des sens, s'il est nécessaire, ne vient qu'en second lieu. Au contraire, l'homme ressent d'emblée le désir des corps.

Quelle espèce de gnomide savante avais-je donc épousée ? Jamais je ne me serais avisé de réfléchir de la sorte. La réalité me semblait plus simple que son discours.

- Aussi, ajouta-t-elle, est-ce à toi de décider. De toute façon, je serais heureuse de ton choix.

- Pourquoi te refuserais-je l'engrais qui était réservé à la mandragore ? conclus-je.



Le lendemain, je me réveillai très tard. La couche était vide à mes côtés. Je restai encore étendu un long moment jusqu'à ce que Marguerite arrivât enfin, les bras chargés de victuailles.

– Reste-là, me dit-elle, je t'apporte la pitance que tu aimes.

J'avisai, sur un plateau, un amas d'oublies et de galettes au miel.

– Comment sais-tu que je raffole des oublies ?

– C'est une supposition que j'ai faite : je vois que je ne me suis pas trompée.

Elle s'assit à côté de moi, étendant ses jambes sur les draps. En commençant à manger, en la voyant là, son flanc longeant le mien, je ressentis, Dieu sait pourquoi, un genre de dégoût indécis. Elle s'en aperçut immédiatement : je ne parvenais à lui cacher quoi que ce fût.

– Tu sais, m'avoua-t-elle, autrefois, j'étais belle. Ou du moins, pareille aux autres jeunes femmes. C'est l'amour qui m'a défigurée.

Je l'encourageai à me raconter son histoire.

– À l'époque, j'habitais à des lieues d'ici, dans une autre ville. Je ne faisais pas partie alors, comme aujourd'hui, du commun. Mon père était un drapier fortuné. J'avais un fiancé, Hubert, et nous nous aimions. Malheureusement, il attrapa une maladie sournoise, un genre de peste, si tu veux. Mes amis me conseillèrent de me protéger, de m'écarter de lui. Mais je préférais écouter mon cœur et mon devoir... Mal m'en a prise, mon fiancé mourut malgré mes soins et je tombai malade à mon tour. Il eût été sans doute préférable pour moi de disparaître à jamais. Dieu en a voulu autrement. Un matin, je me levai : j'étais guérie et désespérée. J'avais perdu à la fois mon amour et la beauté. La maladie m'avait effroyablement défigurée... Il est plus supportable d'être rejetée par des étrangers que par les siens. Je ne pus souffrir longtemps le regard, apitoyé et honteux, de



ma propre mère, de mon propre père, et personne ne me retint quand je me décidai à partir... Je vins m'installer ici, il y a quinze ans de cela.

Marguerite se tut. J'étais étonné de voir à quel point elle était capable de ne rien celer.

- As-tu déjà réfléchi à ce qu'était la Justice ?

- Dieu m'en a préservé, répondis-je, un voleur qui songerait à la Justice verrait ses doigts trembler au moment de crocheter une porte ou d'ouvrir un coffret.

- Moi j'y ai souvent réfléchi. Considère mon histoire : si je n'avais pas obéi à mes devoirs, j'aurais gardé la beauté. Où était le mal ? De quoi ai-je été punie ?

Je me levai pour récupérer mes habits. Cette femme pensait sans cesse et je me sentais gagné par la contagion.

- Peut-être, fis-je remarquer au hasard, y avait-il eu du mal dans la maladie même.

Marguerite parut stupéfaite de ce que j'avais avancé là.

- Tu as raison, concéda-t-elle, mais je n'avais rien à voir avec ce mal. Le responsable en était le carabin, ou plutôt le marchand d'orviétan qui empoisonna Hubert avec un élixir censé augmenter sa puissance musculaire. Cet élixir corrompit son sang, ainsi que celui des autres jeunes hommes de notre entourage qui y avaient goûté. Hubert était déjà terriblement affaibli quand la peste s'empara de son corps, puis du mien, par contagion. S'il n'avait pas écouté ce charlatan, sans doute aurait-il résisté à la maladie.



La conversation ne pouvait pas durer beaucoup plus longtemps pour moi. J'avais, dans les jambes, des fourmis qui m'obligèrent à sortir de la chambre.

La besogne ne manqua pas pendant les trois jours qui suivirent. Je me chargeai de soigner le vieux cheval que possédait Marguerite, de réparer la toiture, de couper du bois et d'autres menus ouvrages. J'ignore ce qu'un homme doit ressentir pour sa femme. Mes connaissances sont nulles en ce qui concerne la courtoisie, le *fin'amor* et la cour d'amour. Il me semble que je n'éprouvais rien, ni répulsion, ni attirance, ni désagrément, ni plaisir. Et cela me convenait parfaitement. Marguerite ne me dérangeait jamais, au contraire : elle prévenait, dans la mesure du possible, mes moindres désirs comme si elle en devinait l'émergence. Parfois, nous allions nous promener en ville ensemble, bras dessus, bras dessous. Passée la première surprise, les badauds ne nous accordèrent plus aucune attention particulière.

Du reste, Marguerite ne traînait jamais longtemps dans mes pattes. Elle travaillait, elle aussi, la plus grande partie du jour. Je ne saurais dire de quoi il s'agissait au juste : elle écrivait pendant des heures puis allait porter des parchemins à gauche et à droite. Quand j'eus fini mes diverses réparations, je m'occupai de transmettre ses messages à travers la ville, ce qui lui permit d'en écrire davantage.

Trois mois passèrent ainsi sans même que je m'en aperçus. Malheureusement, un matin, sous prétexte d'accroître encore notre rendement, Marguerite voulut m'apprendre à lire. Cela ne me plut évidemment pas. Il est malséant pour une femme de mettre sa propre supériorité en évidence au détriment de son mari. Son ascendant sur moi était déjà assez considérable comme cela.

- À quoi servent toutes tes écritures ? Ce sont des fatras qui éloignent les gens de la vie, m'écriai-je.



- Tu sais très bien, répondit-elle d'une voix ronde et convaincante, que rien n'est plus utile et que les peuples sans clerc sont des peuples sans avenir.

Elle avait raison ; sans aucun doute connaissait-elle le sujet mieux que moi, mais je ne pouvais me résoudre à toujours lui laisser le dernier mot.

- Voilà à quoi mène tout cela : à ce que certains peuples puissent en écraser d'autres. Et au sein même des peuples triomphants, tes livres contribuent à humilier le pauvre, à fixer sa domination sous un sceau immuable.

- Les chartes ont permis aux villes de se libérer du joug des seigneurs, affirma-t-elle, et un jour viendra où le manant le plus humble saura lire et écrire.

- Si jamais le soleil devait se lever sur ce jour béni, rétorquai-je avec agressivité, l'écriture n'aura plus aucune valeur et les puissants inventeront autre chose pour nous fouler aux pieds.

Elle me sourit d'un air étrange (ce même regard dont je ne parvenais pas à circonscrire le sens) puis se dirigea vers le buffet. De dessous une pile de draps, elle sortit une reliure usagée.

- Regarde, me dit-elle, quand tout le monde sera capable d'écrire, les malheureux auront tous la chance que j'ai eue... Voici l'histoire de ma vie, couchée tout entière sur ces parchemins. Sans cette ultime consolation, je n'aurais pu endurer le sort abominable qui fut le mien entre le jour où Hubert mourut et celui où je te sauvai du gibet. En se transformant en mots, ma douleur m'est devenue moins cruelle. Et aucun roi, si puissant soit-il, n'aurait pu me proscrire ce remède-là.

Une fois encore, la joute oratoire se terminait par ma défaite et je devinais en elle une émotion qui guettait la mienne. J'en détournai aussitôt le cours.



– Le premier jour, tu m’as parlé d’un service que je devrais te rendre. Il est temps que je m’en acquitte.

Avant de me répondre, elle rangea soigneusement ses parchemins à l’endroit précis où elle les avait pris.

– Il n’en est plus question, finit-elle par déclarer, j’ai décidé d’oublier ces vieilles histoires et je te prierais de ne plus m’en parler. Bien plus, j’ai l’intention de quitter cette ville et d’aller recommencer une nouvelle vie avec toi au loin.

En moi ne cessait de monter une colère d’autant plus sourde qu’elle était injustifiée. Et personne ne m’avait jamais appris à me contenir.

– Tu es folle ! m’écriai-je, tu ne sais donc pas que, passés les murs de cette ville, je serai libre et plus rien ne m’empêchera de t’abandonner. Qui crois-tu être pour espérer enchaîner un hors-la-loi avec tes bras de femme ?

Le visage difforme de Marguerite, encore enlaidi par la tristesse, me déchira les entrailles, mais ne me calma point. Heureusement, elle eut l’intelligence de s’interdire les larmes, sans quoi je l’aurais certainement battue.

– Peut-être un jour, souffla-t-elle après un silence morbide, auras-tu l’occasion... avec une autre femme plus belle que moi, je veux dire, une femme normale... Saisis ta chance, je ne t’en voudrai pas. Tant que tu me reviens.

Ce fut le comble. La liberté qu’elle semblait me concéder de bonne grâce ne faisait qu’élargir mes fers.

– C’est moi l’homme, hurlai-je, c’est à moi de prendre les décisions. Je n’ai que faire de tes permissions.



Je sortis avec l'intention de ne plus revenir. Dehors, je tombai, en plein jour de marché, dans des rues surpeuplées. À la devanture d'un marchand, je volai un pétiole de rhubarbe. Ce menu larcin, s'il n'était pas passé inaperçu, aurait suffi à me ramener à la corde, mais j'avais besoin de me sentir maître de mon destin. Car il m'était intolérable de subir ainsi l'ascendant d'une femme aussi disgracieuse que Marguerite. Et je ne parvenais pas, en marchant dans la foule, à me résigner à mon sort. Au détour d'une allée, la gorge d'une marchande, qui se penchait pour regarnir son étalage, attira mon attention. Je m'arrêtai pour la contempler. Ses formes étaient agréables, certes, et puis après ? En se redressant, la marchande m'adressa un regard malicieux. Je poursuivis mon chemin.

Les rues se vidaient déjà quand je commençai à m'apaiser. Cependant, je ne rentrai pas aussitôt, car j'éprouvai, une fois qu'elle s'était tue, le besoin de comprendre ma colère (ce genre de besoin, naguère, m'était tout à fait étranger). La laideur de Marguerite, à la longue, m'accablait-elle ? Ou, au contraire, étais-je exaspéré par le contraste qui opposait son corps difforme à la sagacité de son esprit ? J'étais incapable de répondre à de telles questions. Peut-être, du reste, la vérité résidait-elle encore ailleurs et n'avais-je su écouter, pendant trois mois, tant de profonds discours que dans la mesure où ils sortaient d'une bouche sans beauté.

Je ne compris qu'une chose, au milieu du salmigondis de mes interrogations : Marguerite était devenue nécessaire à la bonne conduite de mes idées qui, sans le secours de sa parole, cherchait désespérément un appui dans le désordre d'une nuit inarticulée. Je décidai de rentrer. Oui, nous allions la quitter ensemble cette ville maudite et nous...

La porte de la maison était entrouverte. Cela ne présageait rien qui vaille. J'entrai plein d'appréhensions. La pièce principale, sens dessus dessous, portait les traces d'un combat acharné. Dans un coin, je découvris le cadavre de Marguerite, le cœur transpercé par un grand couteau de cuisine.



Mon instinct de voleur prit spontanément la situation en main, d'autant que jamais je n'aurais pu faire admettre mon innocence à quiconque. J'étais l'assassin désigné d'un meurtre que je n'avais pas commis.

La réserve d'écus qu'avait accumulés mon épouse était restée à sa place. Je m'en emparai puis je me dirigeai vers l'écurie. Cependant, avant d'enfourcher le cheval, pris d'une intuition subite, je revins sur mes pas et emportai avec moi les parchemins sur lesquels Marguerite avait consigné sa triste destinée.

Je m'enfuis dans la forêt dont l'orée s'ouvre aux portes de la ville. Après quelques jours d'errance solitaire, je m'aperçus que mon histoire m'avait précédé et me paraît, aux yeux des brigands, d'une notoriété sans pareille. Cela me permit de rejoindre la fameuse bande du Capitaine qui s'adonnait alors à la plus noire des activités : le pillage d'églises.

Pendant près d'un an, je volai sans scrupule l'or des moines et des abbés. Revenu à d'anciens modes de vie, je perdis presque immédiatement la manie des ratiocinations que m'avait inculquée Marguerite. D'ailleurs, je ne songeais plus jamais à elle.

Pourtant, je conservais pieusement ses parchemins. Et, après un an d'activité intense, je fus gagné par une espèce de lassitude. Ce fut à peu près à cette époque que je priai Torcol, le seul de mes compagnons qui savait lire, de chercher dans le manuscrit de Marguerite les indices qui m'aideraient à résoudre le mystère de sa mort.

Torcol ne m'adressa pratiquement pas la parole pendant plus d'un mois. Enfin, un soir d'été, alors que nous campions en plein cœur de la forêt, il m'entraîna à l'écart, puis il m'invita à m'asseoir sur une souche. Après m'avoir rendu les parchemins, il me dit d'un trait :



- Sache, Ménard, que tu as vécu auprès d'une épouse hors du commun. Je ne puis te cacher que ce qu'elle a écrit là a arraché des larmes au grand Torcol. Je n'ai jamais rien lu de pareil. J'ignorais que tant d'esprit pouvait habiter un corps de femme.

- Tu vieillis Torcol, me contentai-je de répondre, et l'âge t'attendrit. Dis-moi plutôt si tu as trouvé dans tout ce fatras la raison de sa mort.

- J'y venais Ménard, j'y venais. Dans les dernières pages, ta femme raconte qu'elle a reconnu, parmi quelques nouveaux arrivants, le charlatan qui avait causé et sa disgrâce et la mort de son fiancé. L'imposteur s'était enrichi et pénétrait dans la ville avec faste, comme un patricien de la plus haute importance. Suit dans le texte plusieurs réflexions sibyllines sur la vengeance...

- Tout est clair, m'exclamai-je, c'était dans le but de se venger de cet escroc que Marguerite m'avait sauvé de la corde. Elle avait ensuite renoncé à ses noirs projets par amitié pour moi. Mais le carabin l'avait également reconnue et s'est débarrassée d'elle avant qu'elle ne pût débarrasser le monde de lui.

- Tu vois juste, reprit Torcol. Mais maintenant que tu connais la vérité, oublie cette histoire, Ménard. Ce texte ne suffira pas à prouver ton innocence et les bourreaux ont, depuis lors, d'autres crimes à te reprocher.

Cette nuit-là, pour la première fois de ma vie, je ne trouvai pas le sommeil. À travers les brumes de mon esprit fiévreux, il m'apparut clairement que Marguerite m'avait aimé avec passion et je grelottais à l'idée qu'elle était morte en croyant que je l'avais abandonnée. Les derniers mots que j'avais adressés – moi qui n'avais même pas connu ma mère – à la seule femme ayant éprouvé de l'affection pour moi étaient des mots de colère. Au beau milieu de la nuit, alors que tous mes camarades ronflaient comme autant d'honnêtes gens, je vis devant moi la frêle silhouette de Marguerite se précipiter vers la porte, l'ouvrir avec joie en croyant à mon retour et tomber face à la mort. Pour échapper à une telle vision, il ne me restait qu'une issue : l'action.



Torcol voulut me dissuader de rendre justice à Marguerite. Qu'avais-je à y gagner ? Mais ce fut moi au contraire qui le convainquis de m'aider. Il fallait en effet procéder à une enquête rapide pour savoir quel notable s'était installé en ville deux ans auparavant et je ne tenais pas à me montrer avant le moment crucial.

Mon compagnon s'acquitta à merveille de sa besogne et m'indiqua l'adresse de mon homme. Je refusai cependant qu'il m'aidât davantage.

Il était minuit quand je traversai la ville endormie. Une fenêtre était encore éclairée sur la façade, à l'étage de l'immeuble de l'assassin. Au moyen d'une corde solide, j'escaladai le mur, m'agrippant aux enseignes. Le spectacle que je vis à travers la vitre me souleva le cœur. Moi qui n'avais pas hésité à étreindre la laideur même en la personne de Marguerite, j'étais dégoûté de voir les chairs de cet homme veule et pourtant normal se frotter aux peaux satinées de deux déesses vénales. Avant de fracasser vitres et meneaux, je crois que j'eus le temps de songer une dernière fois à l'amour de Marguerite : c'était la même rudesse de caractère qui m'avait permis de l'embrasser malgré sa difformité et qui m'avait empêché de répondre à ses sentiments.

Le bruit du verre et du bois brisés quand je fis irruption dans la chambre provoqua, comme en écho, les criailles des vestales. L'homme se rua dans un couloir. Sans me soucier des filles, je lui menai la chasse, encore tout encombré des débris de la fenêtre. Devant moi, les fesses nues de ma proie escaladaient un escalier. Le charlatan réussit à mettre une porte entre lui et moi avant que je ne le rattrape.

- Ce n'est pas moi qui ai tué Marguerite, cria-t-il à travers les planches de bois. Laisse-moi la vie, maraud, je te donnerais plus d'or que tu n'en as jamais vu.



Il m'avait reconnu. Cela ne fit que redoubler mes forces. J'étais content qu'il sût pour quelle raison sa dernière heure était venue. La porte ne résista pas à mon épaule.

- Défends-toi, dis-je à l'homme tremblant, lâche, veule et nu.

Mais je ne lui laissai pas l'occasion d'esquisser le moindre geste ; je sortis mon couteau de ma poche et le lui enfonçai dans la poitrine, à peu près là où lui-même avait poignardé Marguerite.

Je contemplai son agonie de bout en bout.

Mon devoir était accompli, mais je ne m'en trouvais ni plus heureux, ni plus léger.

J'étais occupé à descendre l'escalier quand je compris que les filles de joie avaient alerté la maréchaussée.



Corde, me revoilà ! Je monte les marches du gibet, tu m'as attendu, je reviens vers toi. Corde, le bourreau te passe à mon cou et tu vas m'étrangler, moi qui ai commis tant d'abominations, pour sanctionner le seul acte juste que j'aurais posé durant ma vie. Dans un instant, une trappe va s'ouvrir sous mes pieds. Ah Marguerite, que dois-tu penser, là-haut, en nous voyant ensemble, la corde et moi ? Quelles conclusions tires-tu de ce paradoxe, toi, épouse que je ne retrouverai certes pas dans les Enfers, que diras-tu à Dieu de la justice humaine, alors que l'on pend ton homme parce qu'il a puni ton meurtrier ? Toi, Marguerite, la femme du pendard.



## Vocation

Ça suffit! Raymond décida qu'à partir de maintenant, ils appartiennent au passé, les chats miaulant devant sa porte, les comment allez-vous madame et les livres d'image. À quarante ans, il en avait marre d'être transparent, d'entendre le même bonjour jeune homme. Qui plus que lui pouvait dire j'ai fait mes preuves, que diable, j'ai roulé ma bosse sans l'aide de rien ni de personne ? Le magasin jamais n'avait été aussi rentable et, depuis l'enterrement de maman, il s'en occupait tout seul. Puis, malgré son vertige, Raymond, qui, d'ordinaire, ne tenait pas en équilibre sur une chaise, avait réparé le toit de la maison par ses propres moyens. Alors, assez de chicorée, de trottoir trop large et de chandail trop étroit ! Il n'était pas n'importe qui ! Si papa n'avait pas eu la mauvaise idée de mourir aussi jeune, Raymond aurait pu poursuivre des études au lieu de soutenir maman et Dieu seul sait ce qu'il serait devenu : général, docteur, ministre, champion cycliste ? Depuis toujours, un destin hors-norme guettait Raymond Marimont. La reine ne l'avait-elle pas embrassé quand il était petit, lors d'une visite royale à l'école du village ? Jusqu'à présent, ne lui avait fait défaut, pour jaillir, pour s'accomplir, qu'un oiseau de bon augure, qu'un appel. Ne jamais brûler les étapes, voir le blanc des yeux avant de tirer... Or, depuis peu, les signes se multipliaient et Raymond se sentait porter par une marée ascendante dont il fallait profiter avant de retomber dans le creux de la vague. D'abord, un matin, il s'était réveillé en voyant clair. Lui qui, sur les plus anciennes photographies, portait toujours des lunettes, il avait vaincu en une nuit trente-trois ans de myopie. Ensuite, il s'était mis à lire. Avidement. Des livres de son père. Des livres épais, sérieux (son père avait été professeur tout de même), qu'il engloutissait en quelques heures. Le moment n'était pas encore venu d'émettre des jugements sur ces livres, intéressants ou banals, bons ou médiocres, peu importe, lui, Raymond, qui n'avait, depuis l'école, utilisé l'alphabet qu'à seule fin de déchiffrer les papiers d'emballage, se repaissait à présent de



littérature, de poésie et de philosophie. Au point qu'il s'estimait bientôt capable de lire une feuille blanche, du bois ou un encrier. Et enfin, surtout, la semaine précédente, malgré ses anciennes réticences, il avait osé se rendre au mariage de Sandrine, sa petite cousine, et il n'était pas tombé malade, et tout le monde avait été agréable avec lui, personne ne s'était moqué de son costume. Certains signes ne trompaient pas : Raymond était prêt, dorénavant. L'heure avait sonné enfin, qui lui promettait la délivrance. Raymond ne devait plus barguigner, il lui fallait trouver une femme.

Pour mener à bien une telle entreprise, il était primordial d'avoir de solides principes. Par exemple : ne pas mêler affaire de cœur et affaire d'argent. Aussi, puisqu'il ne pouvait être question de s'intéresser aux clientes, Raymond, pour la première fois depuis quinze ans, le jeu en valait la chandelle, n'ouvrit pas le magasin ce matin-là et partit avec la camionnette en direction de la ville.

Là-bas, se fiant à son seul instinct, il parcourut les rues au hasard. Son plan d'action se limitait à peu de choses : entrer dans le premier bistrot venu – pour peu qu'il porte un nom sympathique – ou bien laisser agir le destin. Or, aucun café n'eut la grâce de lui plaire : les vitrines arboraient toujours le même genre de syllabes criardes et exotiques, américaines peut-être, ou brésiliennes, dont il ignorait le sens. Il aurait voulu commencer son aventure à *La belle dame sans merci* ou *Aux deux matous qui rient* comme dans les romans qu'il avait lus récemment.

Il déboucha sur une place dominée par un bâtiment solennel qui attira son attention. Abordant un passant, « Pardon, Monsieur, demanda-t-il, quelle est cette bâtisse ? »

– C'est l'université, Monsieur, lui répondit-on.

Raymond grimpa quatre à quatre les escaliers de la faculté pour se précipiter ensuite à l'intérieur de la première salle ouverte. Une multitude



de voix jacassantes et opaques lui emplit aussitôt les oreilles. Des centaines d'étudiants, assis pour la plupart, se répartissaient les gradins d'un amphithéâtre gigantesque, discutant entre eux par petits groupes dans l'attente de leur professeur. Cette foule recelait, bien sûr, un grand nombre de jeunes filles. Raymond cligna les yeux. Toutes ces jeunes femmes devaient être charmantes, jolies, appétissantes, mais il n'arrivait à en isoler aucune : elles formaient un ensemble indivisible comme un ballet ou un mouvement sismique, comme les bulles de vapeur à la surface d'une confiture qui bout ; elles parlaient, se retournaient, appuyaient leurs hanches maigres contre le dossier de leur siège, riaient, bougeaient latéralement ; des vêtements inconsistants mettaient étroitement leurs corps en évidence... Tout cela était émouvant, certes, excitant même. Mais Raymond ne voulait pas assister à un spectacle érotique, il cherchait l'amour. Et derrière ce chatolement trop vif de voix, de tissus, de cheveux et de chairs, il ne trouvait pas la femme.

Puis, soudain, au premier rang, sérieuse, prête à écrire, un peu triste peut-être, posée, majestueuse, il aperçut une vraie femme, à peu près de son âge, et ce fut comme si le temps s'alentissait, non pas qu'il s'arrêtât, plutôt qu'il devint pesant, amorti, engoncé. Et la lumière aussitôt, en tombant mollement des néons, se fit plus éclatante dans le vide entre les êtres que sur les êtres mêmes. Les mille voix qui entouraient Raymond se fondirent en un torrent unique proche du silence, et, à ce torrent, se superposaient les moindres sons, les battements de cœur, la respiration, les légers frottements de toile, émanant de cette femme, de cette reine assise à quelques mètres de lui.

Ce n'était pas que la vie de Raymond, sous le coup d'une vérité nue, se condensât en cet instant précis, elle se dilatait au contraire, comme si cette seconde recouvrait à présent toutes les autres – et, en même temps, se réduisait à une tête d'épingle noire et compacte, une espèce de soleil aux antipodes du soleil, une fleur s'épanouissant à l'intérieur d'elle-même.



Mais Raymond savait aussi qu'il ne fallait pas tarder. Le professeur pouvait arriver d'un instant à l'autre, et son pouvoir symbolique romprait assurément le charme.

- Madame, lança-t-il, comment me trouvez-vous ?

Elle releva lentement la tête et posa ses yeux calmes et clairs sur Raymond sans se soucier de la curiosité de ses voisins.

- Comment me trouvez-vous, répéta Raymond, car, pour ma part, vous me plaisez beaucoup ; puis-je vous offrir un café ? Quel cours va avoir lieu ici ?

- Historiographie structurale, répondit-elle.

- C'est intéressant ?

- Je pense. Oui.

- Raison de plus pour me suivre, Madame ! La qualité de ce cours que vous allez manquer donnera de la valeur à notre entretien. Comment vous appelez-vous ?

- Régine, chuchota-t-elle. C'est d'accord. Je vous suis.

Derrière la faculté, un bistrot, *La Momie a bonne mine*, semblait les attendre. Ils s'assirent l'un en face de l'autre sur des sièges trop mous et commandèrent deux cafés-crème.

- Écoutez, Régine, commença Raymond, je ne connais rien à la beauté des femmes, mais, dès que je vous ai vue, il s'est passé quelque chose en moi. Comme si je renaissais (vous ai-je dit que je me nommais Raymond ? Non ? Eh bien, voilà : Raymond, c'est fait !), comme si je retraversais maman dans l'autre sens. Vous comprenez ? Il fallait que je vous explique cela. Ce n'est peut-être pas habituel, ni très protocolaire. Ne m'en tenez pas rigueur... Vous savez ce que l'on va faire ? On va revendre le magasin. J'y ai déjà songé. Tout est prêt. Et partir nous installer en Provence. Êtes-vous d'accord ?

Régine prit le temps d'allumer une cigarette, puis :



– Vous prétendez ne pas connaître les femmes. Cela signifie-t-il que... ?

Et elle le transperça de ses grands yeux cristallins.

– Oh, Madame, tout de même, non, j'ai quarante ans. Je ne suis plus un gamin. Je connais la chose. Mais pas pour autant l'amour. Je veux dire : il y a une dizaine d'années, je fréquentais les prostituées, de temps en temps.

– Tiens. C'est étrange. Aucun homme ne parle jamais de cela.

– Vous avez raison de me le signaler, je n'en parlerai plus, dorénavant... Elles étaient très gentilles avec moi, notez. Mais je n'étais pas très séduisant à l'époque et j'en éprouvais de la honte. Comme je leur faisais part de ma mauvaise conscience, nous nous mettions à parler, de sorte qu'après quelques rendez-vous, nous nous contentions de discuter un peu ensemble. Alors à quoi bon ? La pluie, le beau temps. À part que, tout de même, il y avait Andrée. C'était une fée. J'aimais la conversation d'Andrée. Mais, après un moment, je me suis senti coincé. Cela n'avait rien à voir avec l'amour. Et puis tous ces kilomètres...

– Ces kilomètres ? s'étonna Régine, je ne comprends pas.

– Je suis un patriote, Madame, et la reine m'a embrassé sur la joue quand j'étais enfant. C'est pourquoi il m'a semblé plus convenable d'aller voir les filles dans un autre pays. Et d'ici à la frontière, il n'y a pas moins de deux cent-dix kilomètres.

– C'est logique, admit Régine, mais un détail me tourmente. Si, en dehors des prostituées, vous ne connaissez rien aux femmes et à leur beauté, comment pouvez-vous affirmer que je vous plais ? Car il ne suffit pas à une femme d'être aimée, elle a besoin d'être préférée entre toutes les autres. Or, je ne puis être préférée puisque vous ne savez rien des autres.

Cet argument frappa Raymond de plein fouet. Il n'y avait pas songé. Pourtant, Régine ne se trompait certainement pas. Ils se turent tous deux un long moment et en profitèrent pour boire leur café.



- L'objection que vous m'adressez là est saisissante, dit enfin Raymond. Elle m'oblige à revoir mes prétentions et, en même temps, elle me confirme dans mon impulsion première. Car seule une femme d'exception pouvait réagir comme vous le faites, Régine... Écoutez-moi, je vous ai attendue pendant quarante ans, je peux patienter encore un peu. Un an. Voilà ce que je vous propose : durant une année entière, je vais faire le tour du monde des femmes. Je vais tâcher d'en rencontrer le plus possible pour leur parler, les écouter, les regarder, les comparer entre elles, les aimer peut-être, faire l'amour avec l'une ou l'autre sans doute... Puis je vous reviendrai, transfiguré, et à ce moment-là, vraiment, je pourrai vous déclarer : vous êtes entre toutes la plus belle, la plus pure, la plus admirable, la plus authentique. Êtes-vous d'accord ?

Elle n'eut pas l'occasion de répondre, Raymond enchaînant tout de suite :

- Mais, vous, qu'allez-vous faire durant ces douze mois ?

- Je suis mariée, souffla-t-elle.

- Évidemment. Dans ce cas, la question ne se pose pas. Et votre mari... ?

- Mon mari me procure mes médicaments, mes anxiolytiques. Et puis c'est tout. C'est lui qui a tenu à ce que je m'inscrive à ces cours, pour m'occuper. Quand je partirai, il ne remarquera même pas mon absence.

- Avec moi, déclara Raymond en portant la main sur le cœur, vous n'aurez besoin de médicament d'aucune sorte!

Ils se donnèrent rendez-vous au même endroit à la même heure un an plus tard. Après quoi, ils se séparèrent en s'adressant un signe de la main, sans même s'embrasser. Raymond regarda Régine se diriger vers l'arrêt de bus.



Au travail à présent ! Raymond avait du pain sur la planche !... Il lui sembla judicieux de retourner à l'université pour entreprendre ces études assez particulières.

Les cours, apparemment, avaient pris fin. En tout cas, les étudiants abondaient dans les couloirs. Raymond se laissa drainer avec ce flux s'éparpillant entre les sorties et atterrit dans ce qui devait être une buvette et que l'on baptisait autour de lui « la cafette ».

Il s'assit à l'écart. Très vite, ses regards se tournèrent vers un groupe composé de trois jeunes filles et de cinq garçons installés autour d'une table carrée. Il comprit aussitôt que l'un des garçons dominait les quatre autres par sa faconde. Pourtant, aucune impression de force ne se dégageait de lui. Au contraire, ses manières, qui trahissaient une espèce d'agitation intérieure, rappelaient celles des nymphettes formant le ballet de tout à l'heure. Il y avait, en effet, de la grâce, ce jeu subtil d'avancée et de retenue, il y avait de la féminité dans le comportement de ce jeune homme dont la voix, les propos, le sourire et la beauté captivaient ses camarades. Ses mains, surtout, attiraient l'attention, de longues mains de dandy, à la fois vives et sereines, blanches, osseuses, la droite sertie d'une chevalière, la gauche ne perdant rien de son élégance malgré le gobelet de plastique qu'elle tenait négligemment entre deux doigts, des mains de roi paresseux, que l'on imaginerait volontiers thaumaturges, se posant dans le cou des scrofuleux pour les débarrasser de leurs écrouelles, se posant sur les yeux d'un aveugle et lui rendant la vue, se posant sur les rides d'un vieillard et les aplanissant, se posant sur les cheveux... Raymond sentit son estomac se nouer derrière son nombril, se posant sur les cheveux de... Le creux de la vague, déjà... sur les cheveux de Régine... Oui : ce garçon, qui suivait certainement lui aussi le cours d'historiographie structurale, était destiné à former avec Régine le couple idéal, oui, la seconde moitié du miroir, c'était lui, un miroir au fond duquel Régine régénérée profiterait d'un lait de jouvence. Comment Raymond avait-il pu croire que... Le monde se détricotait à présent. Raymond, chat sans moustache, vélo sans roue, Raymond, rentre chez ta mère !



Il se leva. Hésita un instant. Fallait-il parler à ce garçon ? L'avertir de sa mission ? Il ne s'en sentit pas la force et s'en alla.

L'après-midi, le magasin était à nouveau ouvert.



## Ardent levier

Il faisait décidément trop chaud dans mon appartement. Je sentais – tandis que, par la fenêtre, les flocons de neige essayaient en vain de résister à l’attraction universelle – ma sueur perler honteusement sous ma chemise et entre chacun de mes cheveux, de sorte que je devais sans cesse m’éponger les sourcils pour détourner le flot de sel liquide et aveuglant qui dévalait du sommet de mon front.

Il m’aurait suffi d’éteindre le radiateur, voire d’ouvrir la fenêtre pour que la chaleur tombât aussitôt de plusieurs degrés. Mais une force invisible m’interdisait d’en rien faire. Ou plutôt, c’était une question de morale personnelle : en coupant le radiateur, j’aurais annulé un acte que j’avais posé moi-même une semaine plus tôt en l’ouvrant à fond. Et pourquoi ce « je » d’il y a sept jours aurait-il dû s’incliner face au « je » d’aujourd’hui ? Rien ne prouvait que j’étais plus intelligent maintenant qu’une semaine auparavant. Au contraire, un étranger aurait frappé à ma porte en ce moment, il y aurait fort à parier qu’il m’aurait pris pour un fou. La semaine précédente, il ne m’aurait rien trouvé que de normal.

Je passai encore un long moment à réfléchir. Mais plus j’y pensais, plus la solution me paraissait évidente, logique, indépassable : il fallait sortir. Rester dehors, dans le froid, jusqu’à ce que le désir me revînt, les pieds glacés, les doigts gourds, de me réchauffer chez moi.

Je sortis. Je marchai pendant quelques mètres, mais le contraste entre l’air de la rue et celui de mon appartement était tel que je fus bientôt obligé de m’immobiliser et de m’appuyer contre un mur. Non que je fusse assailli par le froid : je n’avais jamais froid ! Cela n’entraînait pas dans mes principes d’avoir froid. Mais mon corps, mes artères, mes poumons étaient terrassés par l’oxygène qui me pénétrait brutalement le nez, la bouche et



chaque pore de la peau. Sans doute à force de vivre dans un espace d'air confiné avais-je appris à respirer du gaz carbonique.

Un bus s'arrêta à ma hauteur et je remarquai qu'un poteau, juste à côté de moi, indiquait une station. Pour ne pas contrarier le chauffeur, qui, après tout, faisait son métier, j'acceptai son invitation et montai dans son véhicule. Je payai ma place avec les pièces de monnaie qui alourdissaient mes poches, puis j'allai m'asseoir.

L'autobus était loin d'être bondé. Une douzaine de voyageurs, à peu près, y avaient trouvé refuge. En face de moi étaient installées très précisément deux personnes. Un gros type en costume marron ne laissait que peu d'espace à ses voisins, un homme grave d'environ cinquante ans et une jeune femme qui serrait contre elle un cartable en cuir fin.

La jeune femme – peut-être n'était-elle plus si jeune : si je savais lire et écrire, je n'avais jamais appris à compter – était jolie, pour autant que je pusse en juger. Le jugement esthétique, comme les autres disciplines de l'esprit, demande à être entretenu et je manquais cruellement d'entraînement. Mais cela revient vite, dit-on, il suffit de s'y remettre. Je me mis à observer ma voisine pour mesurer l'exactitude de ma première impression.

La question du visage fut vite résolu : rien n'y faisait défaut, chaque élément, nez, bouche, yeux, cheveux, y prenait place harmonieusement et dans des proportions raisonnables. Peut-être tout cela était-il quelque peu dépourvu d'expression, mais quoi de plus normal dans un bus ? Et puis l'expression, le charme, l'intelligence formaient un critère trop subjectif, la part personnelle, monstrueuse, inexplicable de la beauté. Je devais être prudent, lors de ma rééducation, et réserver toute mon attention à ce qui était objectif, mesurable, taille, équilibre des traits, forme et couleur.

Le corps me posa plus de problèmes. Il ne m'était pas permis, pour des raisons d'ordre civique, de prolonger sur lui trop longtemps mes



regards. Ma quête était purement intellectuelle, mais elle pouvait être mal interprétée et il était hors de question de déranger la jeune femme.

Je tâchai donc d'être discret. Mon regard balaya l'horizon, de gauche à droite, comme un phare l'océan, se concentrant particulièrement sur le dixième de seconde pendant lequel j'apercevais ma voisine. Mais, petit à petit, une force insolite, un appel souterrain, me contraignit à poser les yeux, définitivement, sur la poitrine de la jeune personne.

N'allez pas croire que je succombai aux démons de la luxure, non, c'était d'autre chose qu'il s'agissait. Mais il est vrai que l'esthétique n'avait plus aucun rapport avec ma contemplation.

Ce qui me frappa d'abord, ce fut la disparité de ces deux seins. Je ne sais pas comment expliquer cela : ils n'avaient pas tout à fait la même taille, ni la même forme, l'un étant plus lourd, l'autre plus ovale, mais surtout – et je fus vraiment troublé par cette découverte – leurs caractères respectifs étaient diamétralement opposés. Celui de droite était taciturne, autoritaire, violent. Celui de gauche, visiblement plus timide, était écrasé par son *alter ego* au point qu'il s'en plaignait sans discontinuer. Bientôt, je fus capable de saisir quelques bribes de leur conversation et sans doute aurais-je pu comprendre chacun de leurs mots si mes connaissances de l'araméen n'avaient pas été aussi étroites. Car les seins de ma voisine parlaient la langue de Jésus, j'en étais persuadé. Le plus faible reprochait au plus gros de prendre toute la place et de ne penser qu'à lui-même. L'autre répondait à peine, feignant de réciter une prière dans laquelle il était question d'un prophète au nom inconnu.

À force de fixer le plus costaud, je m'aperçus que je l'avais déjà rencontré. Je le connaissais même très bien : c'était mon ami Yann, que j'avais perdu de vue depuis des années. Quant à l'autre, le râleur, c'était Sacha évidemment.



- Yann ? m'étonnai-je à voix haute, j'ignorais que tu parlais couramment araméen.

Le monsieur qui me faisait face me toisa sévèrement, tandis que la jeune femme se leva, fit quelques pas avant de s'asseoir un peu plus loin en me tournant le dos.

Quel mage pervers avait métamorphosé mes deux amis en poitrine de femme ? Par quel hasard s'étaient-ils justement trouvés sur ma route ? M'appelaient-ils à l'aide ?

Après mûre réflexion, j'en vins à me dire que ni Yann ni Sacha n'avaient jamais levé le plus petit doigt pour moi. Étaient-ce là vraiment des amis ? Valaient-ils la peine que je risque ma vie pour les sauver ? Je me souvins que Sacha, lors de notre dernière entrevue, avait affirmé que j'étais complètement fou. Si la folie consiste à agir sans raison, je suis le moins fou des hommes, lui avais-je répondu, personne ne réfléchit autant que moi avant d'entreprendre la plus petite action.

Le bus s'arrêta. Jugeant que la situation devenait franchement périlleuse, j'en descendis aussitôt.

Il neigeait toujours et la nuit s'apprêtait à tomber. J'étais au bord d'un canal désert, dans un endroit qui ne m'était pas familier. Après avoir longé le canal mécaniquement pendant quelques mètres, je m'avisai du fait qu'un garçon et une fille s'embrassaient sous un platane à une dizaine de pas de moi. Leurs baisers étaient quelque peu ostentatoires et ma présence redoubla leur ardeur. Ils cherchaient à me provoquer, cela ne faisait aucun doute, mais je n'avais pas peur d'eux, car, dans mon genre, j'étais plus fort, plus parfait. Il suffit d'un seul solitaire pour que la solitude existe, alors que deux personnes au moins sont nécessaires pour former un couple, voir régner l'amour ou grandir un peuple. J'allais jusqu'au bout des choses, l'ultime frontière de l'esprit, puisqu'il n'était pas possible, humainement, d'être plus seul que moi. Tandis qu'eux, ces pauvres amoureux, à peine



pouvait-on dire qu'ils étaient plusieurs ; loin s'en fallait qu'ils fondassent une famille, une nation, un monde. Or, peu importe le domaine qu'on se choisit, pourvu qu'on y soit le meilleur. Mon domaine, c'était la solitude et j'en étais le champion.

Je passai devant les amoureux sans leur adresser l'ombre d'un regard. J'allai même, tant mon mépris était intense, jusqu'à faire semblant d'être laid, jusqu'à mimer la tristesse et la désolation. Je suis sûr qu'ils ont été dupes.

La maison était loin maintenant. Il ne pouvait plus être question de rentrer. Je me résolus à marcher le long du canal jusqu'à sa source (toute cette eau devait bien venir de quelque part). Il faut toujours aller à la source des choses. Toujours. À la source. Je marchais droit devant moi et je ne pensais plus que par phrases affirmatives. Il faisait nuit : phrase affirmative. Est-ce que j'ai froid : question. Négation. Affirmation : avoir froid est contre mes principes. La neige tournoyait follement devant mes yeux, elle occupait tout l'espace, n'épargnant que le canal qui, tout en coulant, semblait rétrécir. J'étais seul. Seul. Sol. Sole. Soleil. Les flocons ressemblaient à des soleils minuscules, à de petits trous dans le ciel noir, des pores lumineux. À des insectes phosphorescents. Des aréoles enluménées. Minées. Minable. Un minable vaut mieux que deux tu l'auras. Dans le ciel de la nuit vérolé de neige, une poignée brûlante apparût. Je le reconnaissais, l'ardent levier, le marc dans l'évier, la porte du paradis.

**Laurent Demoulin**



## Fléron-Porto-Liège

Ma sœur me montre une photo de la prairie qui se situe à l'arrière de la propriété de mes parents, à Fléron, près de Liège, en Belgique. Je vois, en un seul regard fugitif, les arbres familiers – le poirier en forme de poire, le vieux pommier qui ne donne plus de pommes, le prunier à belles de Louvain et le prunier à altesses –, la couleur de l'herbe pareille à elle-même et la barrière imprécise qui a marqué la fin de ce qui fut pour moi, il y a déjà si longtemps, un terrain de jeu à la fois sauvage et rassurant. Cependant, tout en identifiant les lieux, je les reconnais à peine : au lieu de descendre uniformément vers la vallée, le pré, après une dizaine de mètres, se met à remonter de façon abrupte. Il n'épouse plus la forme d'une douce pente pour ressembler désormais à une montagne russe. Comme je fais part de mon étonnement à ma sœur, celle-ci me réplique tranquillement : « Papa a retouché la photo avec le programme Photoshop. » Papa ? Photoshop ? Cela ne lui ressemble guère – d'autant qu'il est mort depuis bientôt cinq ans. Papa ! Je me réveille avec la même brutalité que si quelqu'un était en train de me secouer comme un prunier dans le jardin de mon enfance. Je me retrouve aussitôt dans l'autre univers – celui où non seulement mon père et ma mère ne sont plus, mais où ils ne peuvent réapparaître ainsi, avec la netteté confuse des songes.

Mais tout ne me paraît pas normal non plus dans la réalité de ma conscience subitement en éveil. Mon lit m'est étranger. L'obscurité elle-même est inhabituelle... Le trouble ne dure qu'un instant : déjà je reconnais la chambre d'hôtel dans laquelle je me suis bel et bien couché hier soir. Je suis à Porto, au Portugal. Et bientôt, je comprends que la forme insolite qu'a prise, l'espace d'un rêve, la prairie de Fléron, près de Liège, a été empruntée à la *rua 31 de Janeiro* – la rue du 31 janvier –, à Porto, au Portugal, telle qu'elle est apparue devant moi hier, en venant de la *Praça da Liberdade*.



Après ma douche, bien qu'ayant retrouvé mes esprits, je demeure très vaguement troublé par mon cauchemar. Au fond, qu'est-ce qui prouve que je suis à Porto, au Portugal, à l'âge de 46 ans, et que je ne suis pas un petit garçon de 10 ans, bien à l'abri dans la maison de sa mère, bien au chaud dans la propriété de son père, à Fléron, près de Liège, en Belgique, rêvant qu'il est devenu un adulte et qu'il s'est rendu, en résidence d'auteur – c'est donc bien vrai, je serai écrivain ? –, à Porto, au Portugal ?

Je me suis laissé aller, durant ma douche, à faire couler une eau trop chaude sur mon corps. Ma peau brûle. Je me dirige vers la fenêtre et cherche à l'ouvrir. Le jour s'est levé, entretemps, sur Porto et sur tout le Portugal, mais la fenêtre refuse de m'obéir. J'aperçois alors un écriteau dont je devine le sens : on ne peut que l'entr'ouvrir, sur la position « oscillant-battant », comme on dit en Belgique, à 2 000 kilomètres d'ici – un peu moins sans doute à vol d'oiseau. À peine ai-je pu faire pénétrer un peu d'air dans la chambre, rafraîchissant ainsi mon corps toujours nu, qu'une mouette vient se poser sur le rebord de la fenêtre, à quelques centimètres de mon visage. L'animal n'a pas peur de moi, visiblement, et je n'ai pas peur de lui, malgré un regard qui ne me paraît ni amène ni sympathique. Cette fois, j'ai bien la preuve de ma présence dans la réalité : à 10 ans, jamais je n'aurais pu créer, dans la matière des songes, une mouette aussi criante de vérité, avec son œil rond, ses plumes incroyablement blanches. D'ailleurs, la présence de n'importe quel animal aussi près de moi aurait transformé le rêve en cauchemar et je me serais éveillé en appelant ma mère au secours ! Et là, à peine suis-je un peu gêné, quand même, d'être tout nu devant cet oiseau si convenablement habillé dans son costume nivéen... Et je me dis qu'il est étrange que me paraisse étrange ma nudité (et qu'il est incongru que me semble incongru mon propre corps sans vêtement) face au plumage d'un volatile. Soudain, j'entends une seconde mouette, qui doit se trouver non loin : le son me paraît proche, mais l'image ne me parvient pas. Le cri – désagréable comme un reproche – se répète et me donne l'impression de venir de l'oiseau qui me fait face et qui n'ouvre pourtant nullement le bec. S'agirait-il d'une mouette ventriloque ? Tout compte fait, je suis peut-être en train de rêver, quoi qu'il y paraisse. Je



place mon visage de profil contre la vitre pour tenter d'apercevoir l'origine du cri invisible et oppressant. C'est alors que je remarque deux trous dans le bec de « ma » mouette, des trous pareils à des narines, ou aux ouïes des poissons. Voilà qu'elle crie derechef comme si elle voulait confirmer l'hypothèse émergeant dans mon esprit : c'est bien de ces trous que vient le bruit qu'elle produit sans devoir ouvrir son bec. Maintenant que j'ai compris, plus rien ne la retient et elle se met à hurler de plus belle sur un ton agressif, excédé ou scandalisé. Comme je m'apprête à fermer la fenêtre, elle se lance dans le vide, sans avoir manifesté la moindre hésitation, gravement, follement – nous sommes au septième étage. Et j'ai le sentiment de la suivre et de voler derrière elle, tandis qu'après avoir descendu pendant quelques instants, elle remonte fièrement dans le ciel de Porto, en glissant avec grâce sur les courants aériens, sans battre des ailes, décrivant dans l'azur une espèce de montagne russe comparable à celle dont, dans mon rêve, la prairie de mon enfance a épousé la forme chaloupée. Mais, bientôt, elle sort de mon champ de vision, hautaine, aristocratique et vagabonde, disparaissant au coin d'un immeuble en béton.

Je suis à nouveau seul dans ma chambre d'hôtel et dans la réalité. Mon trouble a disparu, mais pour m'amuser, je fais mine de le prolonger encore un peu, m'accrochant à mon étrange rêve comme un enfant arrache les croûtes de ses cicatrices pour se faire saigner. Qu'est-ce qui me prouve que je suis à Porto au Portugal et non dans une autre ville portuaire que hantent les mouettes avec une ostentation toujours plus grande d'année en année ? Je trouve immédiatement une réponse à cette question – une réponse étonnante dans la mesure où, cette fois, c'est le songe qui confirme la réalité. Car, si j'ai rêvé de la prairie de mes parents, par métonymie, j'ai rêvé de leur maison et, dans leur maison, de leur cuisine et, dans leur cuisine, de ce mur au papier peint jaune dans lequel ma mère avait fait encastrier de bleus azulejos qu'elle avait ramenés d'un voyage au Portugal... Deux fresques en pavés portugais, de plus d'un mètre carré chacune, représentant des fleurs et des anges selon un motif inspiré, je m'en suis aperçu hier, des bleus azulejos qui ornent la façade de la *Catedral* de Porto au Portugal, se trouvaient ainsi chaque jour sous nos yeux tandis que nous



mangions, mon frère, mes deux sœurs, mes parents et moi, dans notre chaude cuisine, à Fléron, près de Liège, en Belgique. Aussi, tout en me parlant des Portugais et des Portuais, les nombreux azulejos que j'admire à Porto, sur chaque *igreja*, sur les façades des petites maisons le long du *Douro* ou dans la gare majestueuse de *São Bento*, me parlent aussi de ma propre mère, de ses goûts, de son amour des beaux objets et d'un voyage qu'elle a réalisé avec mon père mais sans moi, du temps où elle était en vie.



Sommes-nous capables de voyager sans nous emporter dans nos bagages, nous, notre corps, notre langue et notre passé ?

Alors que, d'ordinaire, chaque séjour dans une cité étrangère réveille en mon esprit, avant tout, le souvenir d'autres séjours dans d'autres cités tout aussi étrangères, formant ainsi une ronde citadine, une guirlande pérégrine de rues, d'avenues, de musées, de métros et de maisons, – Prague, Paris, New York, la Nouvelle Orléans, Londres, Lyon, Barcelone, Bruges, Alger, Amsterdam se combinant selon de multiples associations, vaines et mystérieuses –, Porto est entré directement en rapport avec moi et avec ma ville natale, sans passer par le truchement des autres villes visitées – comme si Porto était le double inversé de Liège ou Liège la sœur jumelle morganatique de Porto, comme si de très loin elles résonnaient en chœur.

Est-ce à cause des bleus azulejos de la cuisine de mes parents ? Je ne crois pas. Pas uniquement en tout cas. Je me suis tout de suite irrationnellement senti accueilli à Porto, par les collègues qui m'invitaient, par leurs étudiants en uniforme ou en tenues décontractées, par la dame



qui se charge des petits déjeuners de l'hôtel, par le chauffeur de taxi, par le vendeur de tickets à l'entrée de l'*Igreja de São Nicolau*, par les passantes et les passants... Comme ma ville natale, Porto est traversé par un fleuve, comme ma ville natale, Porto voit ses rues monter et descendre sans cesse, comme ma ville natale, Porto est une cité secondaire qui refuse obstinément son état de second et qui veut rivaliser avec la capitale même là où elle n'en a pas les moyens, comme ma ville natale, Porto a appris à ses habitants à être sympathiques et ne leur refuse pas le droit de sourire, comme ma ville natale, Porto est une cité à la fois universitaire et populaire... Aussi ai-je aimé Porto d'instinct, sans réfléchir, comme un soldat, à la fin de la guerre, aime le pays que la paix lui rend, fût-il dévasté, comme un enfant aime sa mère.

Bien sûr, Liège ne jouit pas de la proximité du grand océan et si l'on y aperçoit de plus en plus souvent, au fond des jardins en pente, des renards au pelage impérieusement roux, jamais les mouettes au blanc ramage ne viennent s'y poser sur les appuis de fenêtre. Mais, quand, déambulant seul dans les rues de Porto, j'ai cherché à en comprendre la structure, quand j'ai voulu en trouver la formule conceptuelle, l'image qui s'est imposée à mon esprit m'avait déjà servi pour penser Liège et nulle autre ville de par le monde : la bande de Moebius.

On progresse en effet dans Porto comme sur un de ces rubans homéomorphes : en continuant tout droit et en restant sur le même versant on finit, invariablement, par se trouver sur le versant inverse, en bas sans avoir descendu alors que l'on était en haut, comme dans une gravure d'Escher. Qui marche à Porto monte et descend tellement souvent qu'il se croit au sommet quand il est au bord du fleuve. En longeant une belle demeure patricienne, le promeneur se retrouve nez à nez avec une pauvre mesure. Il n'a pas fini de contempler, tout en marchant, les azulejos d'une église d'un âge respectable qu'il voit sa route barrée par un immeuble ultramoderne. Il tourne dans un labyrinthe de ruelles étroites et débouche sur une large avenue vivement éclairée, sur un parc arboré ou un quai



lumineux. Il referme son manteau sous les assauts d'un vent froid venu du large, fait encore deux pas et se trouve écrasé par un soleil brûlant.

Sans doute les touristes doivent-ils s'y perdre. C'est pourquoi, il leur faut tous grimper jusqu'au sommet de la *Torre dos Clérigos* : de la haut, peut-être pourront-ils comprendre enfin la ville, ou du moins y trouver quelques points de repère. J'ai moi aussi, bien entendu, escaladé les marches de la tour. J'ai admiré d'un côté les montagnes dans la brume, de l'autre le vieil océan et, entre les deux, les toits, les rues, les avenues et les parcs. Au-dessus de nous planaient des mouettes blanches, vertigineuses, tranquilles et silencieuses, plus sympathiques dans le ciel que sur les appuis de fenêtre. Elles semblaient veiller sur Porto, que, pour ma part, je n'ai guère cherché à comprendre : j'ai compris que je ne comprendrais pas. Mais ce n'était pas grave puisque, même en marchant au hasard, même en cherchant à me perdre, je ne me perdais pas, à Porto, moi qui venait de Liège, une ville qui secrètement lui ressemble.



Quand te portent tes pas dans les rues de Porto  
– Porto comme un ruban du savant Moebius –,  
De cent portes tu crois entrouvrir les vantaux.

D'une mère marchant dans son propre utérus,  
Tu empruntes les pas par la ville en spirale  
– Porto comme un ruban du savant Moebius.

Et par monts et par vaux, des monts au littoral,  
Du Porto en granit au Porto irréel,  
Tu empruntes les pas par la ville en spirale.



Le mont se mue en val, l'avenue en ruelle,  
Le chaud succède au froid, la mesure au château,  
Du Porto en granit au Porto irréel,  
Quand te portent tes pas dans les rues de Porto.

***Laurent Demoulin***

Mars-avril 2013

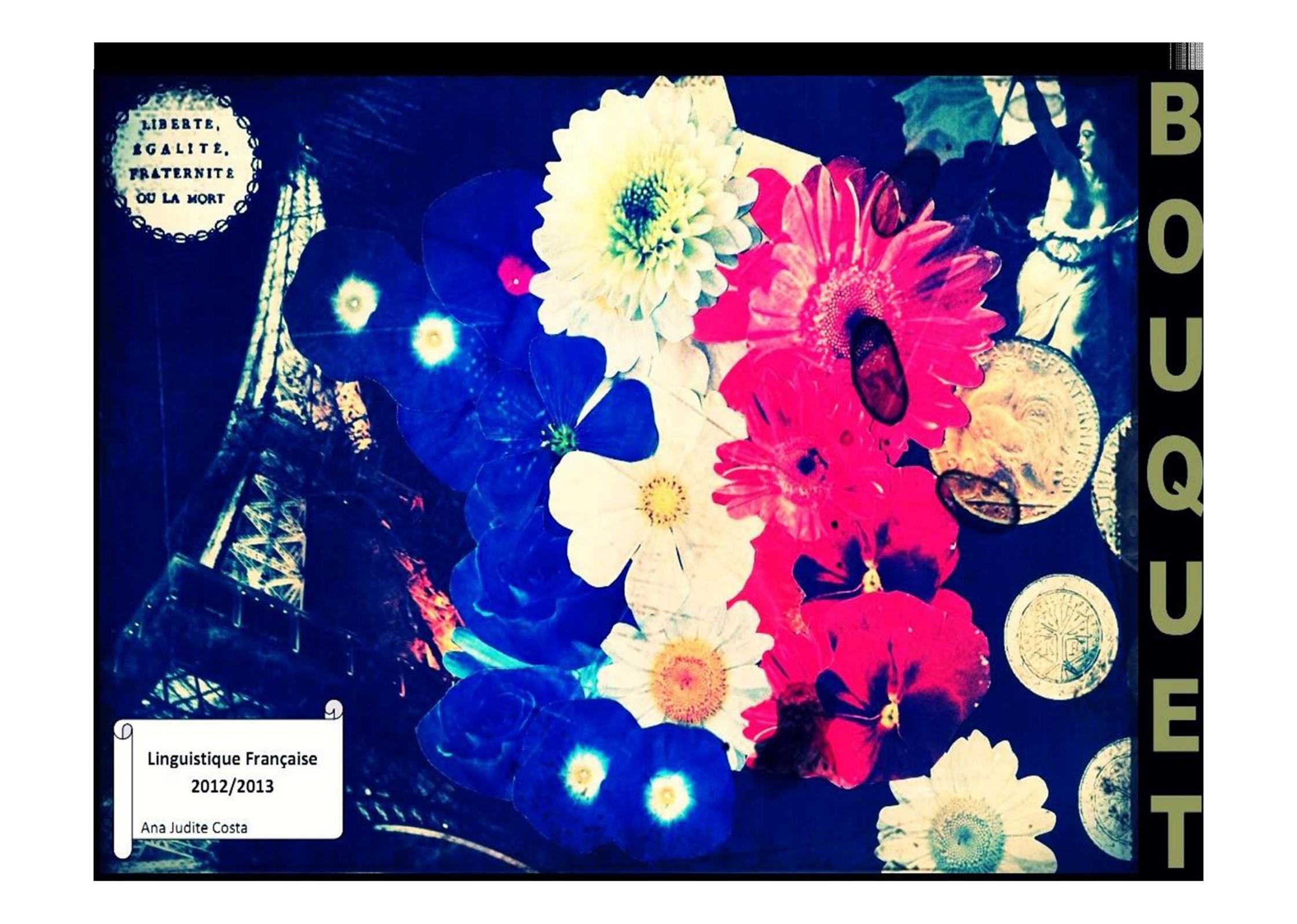
# *La semaine à l'affiche*

## *Langue et culture\**



**lasemaine.fr2013**

*\*Affiches conçues par les étudiants de Culture Française Contemporaine et Linguistique Française et qui ont été objet d'une exposition pendant lasemaine.fr2013*

A vibrant collage of various elements. In the top left, a circular banner contains the French motto 'LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE OU LA MORT'. The central area is dominated by a cluster of colorful flowers, including white, pink, and blue daisies and gerberas. To the right, there is a gold coin and a statue of a woman. The background is dark with some abstract patterns.

LIBERTE,  
EGALITE,  
FRATERNITE  
OU LA MORT

Linguistique Française  
2012/2013

Ana Judite Costa

B  
O  
U  
Q  
U  
E  
T

# Cinema Francês

## 1895-2012



1895	1896	1902	1914	1918	1930	1931	1937	1938	1939	1943	1945	1946	1947	1948	1951	1953	1954
------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------

Invenção Lumière (Auguste e Louis Lumière) - Pai do cinema moderno. O filme "L'Officier et son valet" em que ele faz a "Corta" lançado em Paris em 1895 é considerado por muitos historiadores como o nascimento oficial da cinematografia.

Les Gaumont trouva o "Cinéma" (The Company) em 4 uma companhia de produção e distribuição de filmes francesa. É a primeira e mais antiga companhia de filmes ainda existente no mundo.



Charles Pathé é o primeiro filme de ficção. Sociedade Pathé Filmes para entrar no negócio de produção e distribuição cinematográfica. Mais tarde tornou-se uma força dominante na indústria do cinema e até internacional.

"Le voyage dans la Lune" o primeiro filme de ficção científica. Dirigido por Georges Méliès. Colégios Méliès fundou uma companhia de filmes francesa também na época dos irmãos Lumière.

Durante a I Guerra Mundial o apelo por filmes em França diminuiu drasticamente. O mundo do cinema francês permaneceu estagnado durante vários anos até 1918. Nessa altura vários novos realizadores apareceram com uma grande paixão artística.

"Sans les titres de Paris" René Clair um novo cinema que se apercebeu no novo processo de filme e ficou conhecido pelos seus filmes de liberdade fantástica, que tinham uma perspectiva negativa do mundo desenvolvido pela pobreza e a violência.

Marcel Pagnol realizou o primeiro filme da sua grande trilogia "Marius", "Fanny" e "Cécile".

"La grande illusion" uma das obras-primas de Jean Renoir (os seus filmes foram reconhecidos pelas fortes narrativas, grande senso de câmara social e realismo poético).

"La Femme du boulanger" mais um filme conhecido de Marcel Pagnol.

Início da II Guerra Mundial. Renoir dirige "La Règle du Jeu". Vários críticos citaram este filme como um dos melhores de todos os tempos.

André Bazin, crítico de cinema e teórico cinematográfico. "Nos anos seguintes da "Nouvelle Vague", do qual adaptaram:

A necessidade de retratar a realidade organizando a percepção das obras de maneira sumamente versátil, no que se desenvolvimento das vicissitudes dos personagens se refere.

"Les Enfants du Paradis" realizado por Marcel Carné. Filmado durante a II Guerra Mundial e lançado em 1945.

Fin da II Guerra Mundial.

Criação do CNC (Centre National du Cinéma).

Prémios "Victoire du cinéma français".

Transformação ao Ministério da Indústria e do Comércio da França as funções que concernem ao cinema.

O realizador e crítico de cinema Alexandre Astruc proclama um novo estilo cinematográfico, o "cinéma style". Trata-se do cinema de autor, o realizador tinha que estar criativamente por cima de tudo.

As inovações técnicas e baixos custos dos instrumentos necessários para a realização de filmes contribuíram a emergência desta corrente.

Criação da taxa especial adicional (TSA).

Criação da revista "Cahiers du Cinéma". É o meio de formação para o grupo de artistas-criticos que deram vida a "Nouvelle Vague". Foi ideólogo da nova estética.

A revista, de corte muito intelectual, analisava criticamente o cinema de pós-guerra e propunha uma nova maneira de conceber a arte cinematográfica: os filmes deviam contar a realidade, o resto era acessório.

Criação de um fundo de desenvolvimento da indústria cinematográfica.

Truffaut publica na revista "Cahiers du Cinéma" um artigo onde sustenta os fundamentos da "Nouvelle Vague".

Os prémios "Boule de Cristal" substituíram os prémios "Victoire du cinéma français".

Adressa a primeira feature francesa e o primeiro que dá origem a "Nouvelle Vague", sem titulos "Le collier de perles" de Jacques Rivette e "Le Diable" (ou "Le Fantôme") de Roger Vadim. Este último filme levou a filme a atriz Brigitte Bardot.

A jornalista François Girault foi a primeira pessoa que usou o termo "Nouvelle Vague" para o movimento. Expresso, mais tarde definiu a "Nouvelle Vague" como "uma revolução tecnológica e geradora por abstração e conjunto de atividades, pontos de vista, que cria um novo espaço inventivo por volta de maio de 68.

Pierre Billard atribui o conceito "Nouvelle Vague" exclusivamente ao cinema na revista "Cine 58".

Nascimento do movimento "Nouvelle Vague" que refere a "onda do cinema "de autor". Principais nomes: Claude Jacques Rivette, François Truffaut, Jean-Luc Godard, Eric Rohmer, Alain Resnais. Filmes caracterizados pela sua espontaneidade, com grandes doses de improvisação, tanto no guião original como na atuação, com iluminação natural (muitas vezes em estúdios) e com muita música ambiente, cenas de estúdio.

Em 1965, a revista "Cahiers du Cinéma".

Mai de 68. Movimento de protestos estudantis. A situação nas ruas marca a produção dos filmes. O estilo torna-se mais "televisivo" e mais documental, do que antes e os realizadores tomam a liberdade de criar obras que refletem o estado de espírito do país.

"Le boucher" de Chabrol. Filme do genero policial.

"Out 1" de Jacques Rivette, dura 13 horas e tem uma versão reduzida de 4 horas e meia.

"La nuit américaine", de Truffaut. "L'ombre d'un Lion", de Louis Malle, é uma análise impagável da França pro-nazi.

Criação da Academia do Cinema Francês.

Os prémios "César" substituíram os prémios "Boule de Cristal".

Criação de uma direção de programas audiovisuais. "Je vous salue, Marie", de Jean-Luc Godard.

Fundação do COSIP (Fundo de Apoio à Indústria de Programas Audiovisuais).

Lançamento do filme "Coléque au Cinéma". Cópia do Fundo de apoio para a edição multimedial (FREM).

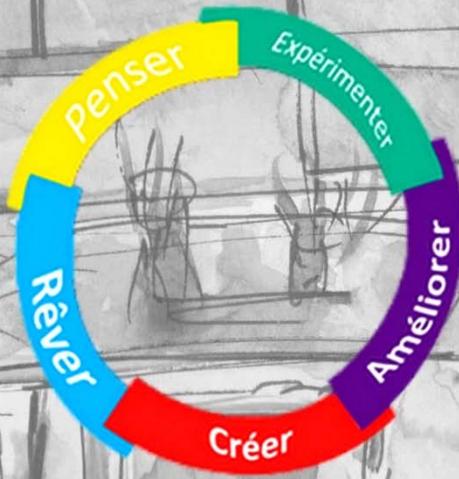
Eric Rohmer começa a sua última tagg, "Comme un homme", sobre o inverno, conta a história de um homem.

"Intouchables" foi o filme mais visto em França em 2011 com mais de 18 milhões de entradas, sendo o terceiro maior bilheteira francesa da história e o maior bilheteira em todo o mundo para um filme de fala não inglesa. É também o filme francês mais rentável da história, com uma taxa de rentabilidade de 902%.

"The Artist" ganhou o prêmio de Melhor Ator no Festival de Cannes, sendo o primeiro filme mudo a ganhar o Oscar de Melhor Filme desde "Nos" em 1929. O primeiro filme apresentado na programação de 40 para ganhar o Oscar de Melhor Filme desde "Marty" em 1955, e a primeira comédia a ganhar o Oscar de Melhor Filme desde "Chaplin em Los Angeles" em 1929. Em muitos países, é o filme francês mais premiado de todos os tempos.

Vania Noqueira  
 Laura Ríos Linares  
 Bruno Crosier

*« La fonction de l'artiste  
est fort claire :  
il doit ouvrir un atelier,  
et y prendre en réparation  
le monde, par fragments,  
comme il lui vient. »  
Francis Ponge*



# ATELIER



Desenhos/símbolos em forma de flor  
Padrões de xadrez e faixas de variadas cores  
"Arte da viagem" - proporcionar uma experiência pessoal e única

Produtos:  
Bolsas  
Modelos criados na década de 1930: Keepall, Noé e Speedy  
Malas de viagem em couro e lona  
Vestuário  
Sapatos  
Relógios  
Jóias e acessórios  
Óculos de sol  
Características da marca:  
Monograma das letras "L" e "V"



LOUIS VUITTON



Marca de luxo  
Fundação: 1854  
Sede: Paris, França  
Diretor artístico: designer Marc Jacobs  
Valores da marca: originalidade, espírito "avant-garde", qualidade, "saber fazer" e paixão  
432 lojas em 63 países



Jean Paul Gaultier - 24 April 1952



A sua primeira coleção individual foi lançada em 1976 e o seu característico estilo irreverente data de 1981.

É conhecido como o *enfant terrible* da moda francesa.

Em 1985 apresentou as saias para homens.

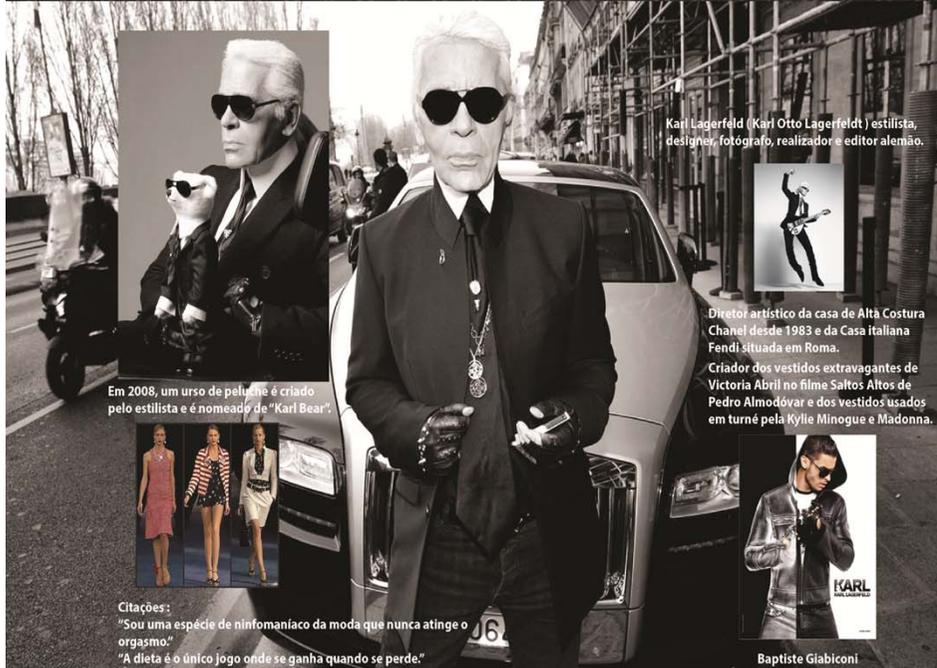
Criou inúmeras peças de roupa e trajes para Marilyn Manson.

Jean Paul GAULTIER

É conhecido por usar modelos pouco convencionais para os seus desfiles, como homens mais velhos, mulheres com medidas mais generosas e modelos com piercings e extremamente tatuados. Em muitos dos seus desfiles, vestia os homens como mulheres e vice-versa.



Criou trajes para a Madonna durante os anos 90, incluindo o famoso soutien em formato de cone.



Karl Lagerfeld (Karl Otto Lagerfeld) estilista, designer, fotógrafo, realizador e editor alemão.



Diretor artístico da casa de Alta Costura Chanel desde 1983 e da Casa italiana Fendi situada em Roma.

Criador dos vestidos extravagantes de Victoria Abril no filme Saltos Altos de Pedro Almodóvar e dos vestidos usados em turnê pela Kylie Minogue e Madonna.



Baptiste Giabiconi

Em 2008, um urso de pelúcia é criado pelo estilista e é nomeado de "Karl Bear".



Citações:

"Sou uma espécie de ninfomaniaco da moda que nunca atinge o orgasmo."

"A dieta é o único jogo onde se ganha quando se perde."

(Um complexo antigo):  
Na Idade Moderna (XV-XVII) os homens usavam as calças curtas (pelos joelhos) e uma espécie de "enchimento" para realçar os órgãos genitais (moda lançada na época de Henrique VIII, o qual pretendia passar à posteridade a imagem de rei viril).



Sabia ainda que...

Ao contrário do que se poderia imaginar, o salto alto nem sempre esteve associado ao sexo feminino!  
Foi antes a criação do distinto rei Luís XIV, o "Rei-Sol" e usado por membros do sexo masculino na Idade Moderna.

No que toca à atualidade é possível afirmar que as drag-queen têm conquistado o seu lugar, respeito e admiração no mundo da moda. Se antes eram estrita e discriminadamente associadas a casas noturnas (com toda a conotação negativa que estas abarcam), hoje, em pleno século XXI dominam este setor mercantil em algumas partes do mundo, com maior incidência nos Estados Unidos e no Brasil, o qual acolhe de braços abertos a moda francesa



## Diversidade e Diversão

"Em França há um movimento feminista que tem pelo na venta. Chama-se, muito apropriadamente, "La Barbe" e consiste em enviar mulheres com barbas posturas para reuniões e assembleias masculinas, onde lêem o seu manifesto anti-machista. "



PUBLICO (toral)



# PRESENCAS FRANCÓFONAS NAS ARTES

## CIRQUE DU SOLEIL



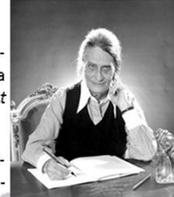
Companhia circense criada no Quebec, em Montreal, em 1984 por Guy Laliberté e Daniel Gauthier, dois ex-artistas de rua, no âmbito das comemorações do 450º aniversário da descoberta do Canadá pelo explorador francês Jacques Cartier. As artes circenses, aliam-se outros tipos de arte, nomeadamente, a música.

aliam-se outros tipos de arte, nomeadamente, a música.

## GABRIELLE ROY (1909—1983) - Escritora

A nota de 20 Dólares Canadianos tem, inscrita em letras pequenas, uma citação de Gabrielle Roy, retirada do seu romance "La Montagne Secrète" (1961): *Nous connaissons-nous seulement un peu nous-mêmes, sans les arts?*

Escreveu vários livros. Por exemplo "Bonheur d'occasion" (1945), "La Rivière sans Repos" (1970), "De Quoi t'ennuies-tu Evelyne?" (1982). A título póstumo foram ainda publicados alguns livros, o último dos quais "Cet été qui chantait" (2012).



## MARGUERITE DURAS (Marguerite Germaine Marie Donnadiou) (1906-1994) - autora de diversas peças de teatro, novelas e narrativas curtas, cenarista e cineasta

Está associada com o movimento "Nouveau Roman" e com o existencialismo. Durand foi roteirista do filme "Hiroshima, meu amor". Foi criada em 2001 o Prémio Marguerite Duras.

"Je n'ai jamais écrit, croyant le faire, je n'ai jamais aimé, croyant aimer, je n'ai jamais rien fait que d'attendre devant la porte fermée.", *L'Amant*



## HERGÉ (Georges Prosper Remi) (1907 – 1983) - Cartunista, escritor e desenhista

Conhecido como o Walt Disney Europeu, Hergé criou diversos personagens além de Tintim

Trabalhos de destaque: As Aventuras de Tintim, Jo, Zette e Jocko, Quim e Filipe

## CHANTAL GOYA (Chantal de Guerre) (1942) - atriz e cantora

Teve vários papéis no cinema. É a única cantora francesa com uma Barbie à sua efígie. A cantora tem 5 autobiografias e o recorde de entradas para espetáculos no Palais des congrès de Paris.



Alguns álbuns: Au pays d'Animauxville, 1981; La Planète merveilleuse, 1982; Le mystérieux voyage de Marie-Rose, 1984

"Ela abriu as portas do Music Hall às crianças." Coquatrix

## ZOUZOU (Danièle Ciarlet) (1943) - atriz, modelo, cantora



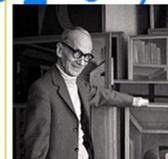
Um ícone da vida social parisiense da década de 60.

Notada pela sua beleza, desfilou para Yves Saint Laurent ainda muito nova. O seu charme e carisma chamaram a atenção de nomes como John Lennon, George Harrison, Jack Nicholson e Brian Jones, membro da banda Rolling stones, com quem percorreu o mundo.

Filmografia principal : *L'Amour l'après-midi*, 1972, *Sky Riders*, 1976

"Moi je suis la fille du vent, Chaque jour j'ai un nouvel amant."

## EMILE FRANÇOIS CHAMBON (1905-1993) - pintor, gravador e desenhista



Foi um dos poucos pintores usar o tema da política na sua arte. As suas pinturas estão marcadas pela geometria, precisão descritiva, personagens femininas e erotismo. Ganhou 3 prémios

Obras: *La Maison du pasteur*, 1945; *Le Peintre et son modèle*, 1934; *Le Salon de Cognac*, 1948; *La Cheminée*, 1948

## AMADOU HAMPÂTE BÂ (1901-1991) — Escritor, filósofo e diplomata

Destacou-se cedo pelos seus trabalhos no Instituto Francês da Africa Negra (IFAN) onde, durante 15 anos, se dedicou ao estudo de tradições, histórias e costumes africanos. Reconhecido pelo seu trabalho, mais tarde participou ativamente na UNESCO, onde representou o seu país.

Livros: *L'Empire Peul du Macina*, 1955; *Recit Initiatique Peul*, 1969; *L'éclat de la Grande Étoile*, 1974; *Njeddo Dewal, Mère de la Calamité*, 1985

« En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle »



## HENRI HIRO (1944 - 1990) - Cineasta, dramaturgo, poeta e ativista da Polinésia Francesa

Filmes: *Le Château*, 1979; *Marae*, 1983

Livros: *Pehepehe i tau nunaa/Message poétique* (1985); *Taaroa* (1984)

« Si tu étais venu chez nous, nous t'aurions accueilli à bras ouverts. Mais tu es venu ici chez toi, et on ne sait comment t'accueillir chez toi. »



FLUP—2012/2013

Cultura Francesa Contemporânea

Anabela Serrano

Daniel Loureiro

Fabiana Sousa

Sara Neto



Andrea Fernandes

Ariana Vaz

## Henri Cartier-Bresson

*"Prendre une photo c'est comme encadrer la tête, les yeux et le coeur. C'est une façon de vivre".*



photographies 1, 2, 3, 4.



## Marc Riboud

*"Il y a différentes façons de voir. J'ai la mienne. Pour moi, regarder et photographier une scène de rue ou un paysage de brume est un peu comme écouter de la musique. Cela m'aide à vivre. Après cinquante ans, ai-je ma façon de voir ? Je ne le crois pas."*

photographies 5, 6, 7, 8.

Culture Française Contemporaine

2012/2013

# À travers la Lentille

*quatre photographes de Magnum*

## Raymond Depardon

*"Je viens du journalisme, mais au même temps, je suis influencé par la poésie, la politique et peut-être par l'idée d'être un témoin, une croyance que tu peux encore changer des choses avec l'image."*



photographies 9, 10, 11, 12, 13.



## Jean Gaumy

*"Prendre des photos c'est comme pêcher ou écrire. Il vient de l'inconnu qui résiste et refuse apparaître."*

photographies 14, 15, 16, 17.

Gabriela Cleto

Ana Carolina Rocha



Le premier vainqueur du Festival de Clermont-Ferrand, en 1982.



Save qui peut  
le court métrage

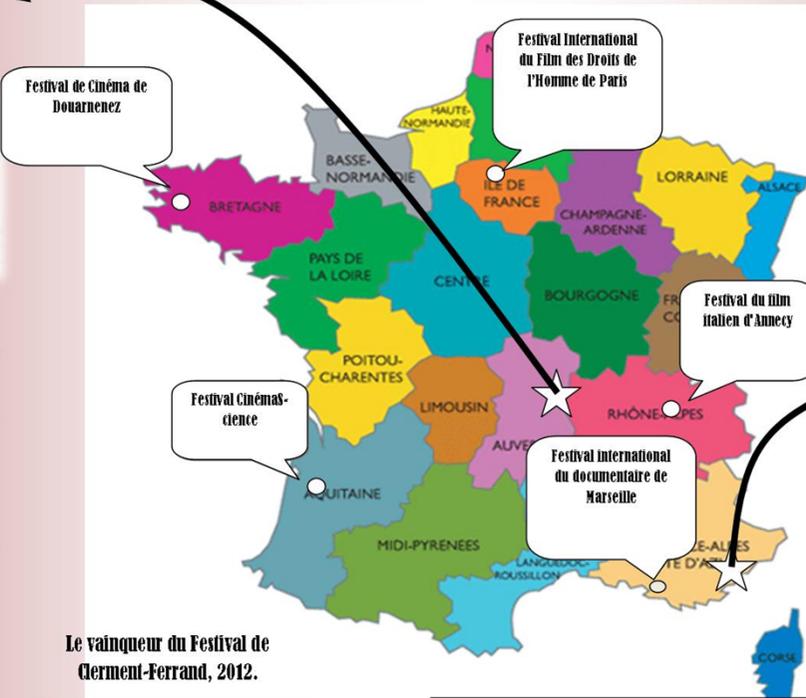
- ♦ Est né en 1982.
- ♦ Est un festival international de cinéma de court-métrage, qui se déroule en Clermont-Ferrand.
- ♦ Né de la nécessité de mettre en place une manifestation importante axée sur le court métrage.
- ♦ C'est le deuxième festival de cinéma après le Festival de Cannes.
- ♦ Il se donne pour but de faire découvrir au grand public le monde du film court.

**Le saviez-vous?**

Dès l'origine, le Festival de court-métrage de Clermont-Ferrand a été une association créée par un petit groupe d'étudiants du C.C.U.C. (Cercle Cinématographique Universitaire de Clermont-Ferrand) qui s'appelait *Save qui peut le court métrage*.

Cultura Francesa Contemporânea  
Júlia Galli; Sónia Paulos; Yuliya Syva  
1<sup>o</sup> semestre 2012

# Les Festivals du Cinéma Français



- ♦ A été créée à la fin des années 30 par le ministre français de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Jean Zay.
- ♦ En juin 1939, la première édition du festival a été annulée à cause de la déclaration de guerre de la France et du Royaume-Uni à l'Allemagne.
- ♦ Un an après la fin de la guerre, le 20 septembre 1946, la première édition du Festival s'ouvre à Cannes.
- ♦ Est appelé jusqu'en 2002 le Festival international du film.
- ♦ Se déroule chaque année à Cannes (Alpes-Maritimes, France) durant douze jours.
- ♦ Est devenu, au fil des années, le festival de cinéma le plus médiatisé au monde.

**Le saviez-vous?**

En 1939, le festival n'était qu'un modeste festival créé pour s'opposer au festival de la Mostra de Venise et à son organisation prise en main par Mussolini et Hitler (la sélection des films semble être contrôlée par les gouvernements fascistes allemands et italiens).



*Le tournant décisif*, Friedrich Ermler

Le vainqueur du Festival de Clermont-Ferrand, 2012.



Le vainqueur du Festival de Cannes, 2012.

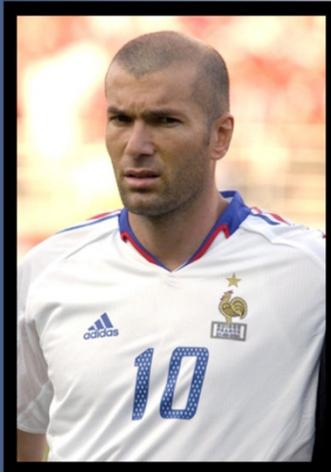
Le premier vainqueur du Festival de Cannes, en 1946.

# Une France multiculturelle dans le sport

Dans toutes les grandes compétitions de sport organisée dans le monde , la France est toujours présente avec le statut d'un des pays favoris au titre de vainqueur, elle est aussi la cinquième nation sportive dans le monde.

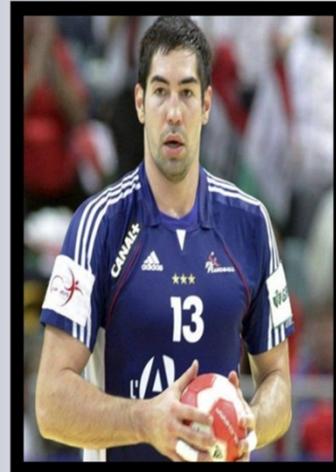
Prenons comme exemple l'euro de football où l'équipe de France est une des plus redoutées pour sa qualité de bons joueurs ou même les jeux olympiques où elle se classe dans les pays qui récolte le plus de médaille.

Mais jetons un coup d'œil sur quelques athlètes Français qui ont marqué la France, la plupart d'entre eux ou presque tous ont des origines étrangères de la à parler d'une France multiculturelle dans le sport .



ZINÉDINE ZIDANE  
( 23/06/1972).

D'origine :Algérienne, Il est considéré meilleur joueur français de tous les temps et du monde par certains experts de football, il gagne avec la France la coupe du monde 98 et l'euro 2000.



NICOLAS KARABATIC  
( 11/04/1984).

D'origine Croate, Il est considéré en ce moment comme étant le meilleur joueur de handball au monde, Il est médaillé d'or deux fois au championnat du monde et deux fois au championnat d'Europe avec l'équipe de France.



TEDDY RINER  
(07/04/1989).

Originaire de Guadeloupe, il a décroché la médaille d'or aux Jeux Olympiques de Londres, à 22 ans seulement il a déjà remporté 5 titres de champions du monde de judo.



BRAHIM ASLOUM  
(31/01/1079).

D'origine Algérienne, en 2000 il décroche la médaille d'or aux Jeux Olympiques de Sydney et devient champion du monde de la WBA en 2007 et 2009



## França em Destaque

### Política



#### **François Hollande (12 de Agosto de 1954)**

Hollande é o atual presidente da França. Formou-se na prestigiosa ENA (École Nationale d'Administration). Em 1979, filia-se ao Partido Socialista, concorrendo em 1981 a um lugar na Assembleia Francesa, que acabou por perder. Já em 1997, torna-se Secretário Geral do Partido. Em 2011 anuncia a sua candidatura à presidência da França e acaba por ganhar a Nicolas Sarkozy, tornando-se assim o 24º Presidente da França.

### Música



#### **Pierre David Guetta (7 de novembro de 1967)**

Nasce em Paris, tem descendência marroquina e judaica. Aos 13 anos, começa a fazer misturas com os seus discos de vinil, e um ano mais tarde, aos 14, organiza já festas na cave de sua casa. Aos 17 anos começa a passar música em vários bares parisienses. Em 1990 lança o seu primeiro álbum e desde então não mais, tendo já vendido mais de três milhões de álbuns e 15 milhões de singles em todo o mundo e já fez inúmeras colaborações com os mais variados artistas, como Kelly Rowland, Akon, Will.i.am, Britney Spears, Rihanna e Madonna.

### Moda



#### **Christian Louboutin (7 de janeiro de 1964)**

É o designer francês de calçado mais famoso da actualidade, e lançou sua linha de sapatos principalmente femininos na França, em 1991. A sua imagem de marca é a sola vermelha. Foi colaborador da Vogue e chegou a criar modelos, na década de 80, para marcas como Christian Dior, Chanel e Yves Saint Laurent. As suas criações são muito requisitadas por inúmeras celebridades como Madonna, Angelina Jolie, Gwentheth Paltrow, Heidi Klum, entre muitas outras.

### Desporto



#### **Sébastien Loeb (26 Fevereiro de 1974)**

Famoso pelo automobilismo apesar de ter iniciado a sua carreira desportiva como ginasta. É a trabalhar como electricista para a empresa Socalec, onde a sua capacidade para o automobilismo se começa a revelar. Em 1998 entra em eventos pela Citroën Saxo, ganhando um título já em 1999. A partir de 2005 até 2012, este piloto conquistou 9 vezes consecutivas o Campeonato Mundial de WRC (World Rally Championship), entre outras competições.

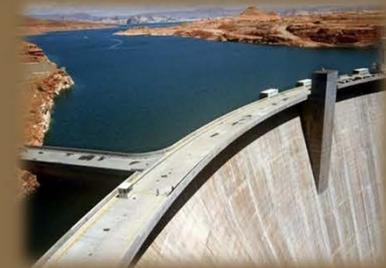
Faut-il

# PROTÉGER

l'homme de la nature

ou

la nature de l'homme ?



À nous de décider...



***À l'année prochaine!***



**lasemaine.fr2014**